CHAPITRE XXII

FEVRIER 1973 - VISITE MORTUAIRE

" Un homme est mort il y a une semaine à Amba-
" sy dans la belle-famille de Fiadana. J'y vais
" faire une visite. C'est un jour ordinaire (pas
" de cérémonie particulière), et il y a peu de mon-
" de. J'ai rejoint un petit groupe à l'ombre d'un
" grand sakoa sous lequel se trouve un gros tronc
" d'arbre non équarri.

*
* *

Mercredi 7 février

... Cependant plusieurs hommes arrivent avec des haches. Ils vont s'occuper du tronc d'arbre destiné à devenir cercueil. Ils le retournent, et je vois alors que l'intérieur a déjà été creusé et peut être considéré comme terminé. Ce qu'ils commencent maintenant, c'est le façonnage de l'extérieur. Ils régularisent les parois et surtout diminuent de beaucoup l'épaisseur du fond (je les entends dire que c'est trop lourd), tout en y ménageant

symétriquement aux deux extrémités une sorte d'ornementation, une surface en relief grande comme la main, à pans coupés droit.

Je retrouve une connaissance : la femme que j'avais emmenée à Antanimora, où elle allait acheter du sucre pour distiller du toaka, il y a deux semaines. Elle vient s'asseoir près de moi, me pose des questions, m'explique comment elle est lointainement apparentée à Tokoembelo par une soeur de celui-ci. Chaque fois qu'elle m'adresse la parole, elle pose sa main sur mon bras, voire le caresse un peu. Geste à coup sûr d'autant plus dépourvu d'arrière-pensées que son mari est assis à côté d'elle. Elle a d'ailleurs un aspect, et certainement un caractère, très réservés. Mais c'est la coutume ; le contact atteste la confiance, la renforce peut-être. Coutume qui se perd, d'ailleurs : il est beaucoup plus rare de se trouver ainsi caressé par une jeune fille que par une vieille femme. Cela se pratique aussi entre hommes, et c'est souvent que, nous trouvant assis côte à côte, Tokoembelo a posé sa main sur mon bras pour me parler.

Soudain éclate un chant sonore. C'est Vorieve qui signale son arrivée en commençant les beko cent mètres avant d'arriver à la maison mortuaire. Parvenu tout à côté, il continue son chant en s'accompagnant au violon, allant et venant devant l'abri en esquissant des pas de danse sur le rythme de sa musique. C'est un homme-orchestre. Car il serre de plus entre ses dents un sifflet plat dont, entre deux couplets de beko, il tire des coups stridents pour appuyer le rythme donné par le violon, ce qui ne l'empêche pas, quand il chante, d'articuler nettement et à pleine voix. Parfois, entre deux beko, il introduit un intermède de danse pure. Ayant posé son violon à terre, il se livre, non sans art, à une danse effrénée ponctuée de coups de sifflet pressés qu'il termine abruptement en

mettant un genou à terre. C'est aussi de cette façon - un genou à terre - qu'il met souvent fin à un beko, violon sous le menton, en particulier lorsqu'il a ostensiblement adressé son chant à une personne déterminée. Celle-ci lui donne alors une pièce de monnaie Il reçoit d'autres piécettes encore de la part d'auditeurs anonymes qui vont les poser par terre près de lui. S'arrêtant de jouer pendant quelques secondes, il les ramasse et les glisse dans une ouïe de son violon. Tous les spectateurs paraissent enchantés de ses talents, et il est vrai qu'il donne à lui tout seul une représentation animée et qui ne manque pas d'agrément. Il n'y a que sa façon de chanter qui laisse à désirer, du moins par rapport au style habituel des chanteurs de beko. Mais c'est sa manière à lui, et si sa voix est sans nuances, elle est sonore et son chant bien articulé.

On m'appelle pour aller dans une petite maison voisine manger un bol de lait caillé additionné de miel. La porte Sud-Ouest de la maison mortuaire est ouverte,et je vois en passant un linceul à grandes rayures tendu en parallélépipède le long du mur Sud. Le défunt doit reposer en-dessous en attendant la mise en cercueil.

On ne sait pas encore quand aura lieu l'enterrement, car il faut d'abord qu'arrivent tous les parents. Or ils sont une vingtaine d'hommes dispersés au loin, notamment à Tananarive, au lac Alaotra, à Tsiroanomandidy, à Manja, et c'est demain seulement que ceux qui doivent aller les chercher vont se mettre en route...

... Ce n'était pas aujourd'hui jour de grande réunion. Une dizaine tout de même d'étrangers à Ambasy étaient venus comme moi en visite privée. La plupart sont partis vers deux heures et je les ai suivis à mon tour peu après.

CHAPITRE XXIII

OCTOBRE 1973 - FEVRIER 1974 - SECHERESSE

" La saison des pluies 1972-1973 avait commencé
" de bonne heure, et les pluies avaient été abon-
" dantes en octobre et novembre 1972, mais très ra-
" res ensuite. Les récoltes, qui ont lieu normale-
" ment de février (début du maïs) à juin (fin des
" arachides) ont été très mauvaises. Dès la fin
" d'avril la campagne présentait l'aspect desséché
" qu'elle a habituellement en octobre, tout à la
" fin de la saison sèche. La récolte de maïs avait
" été médiocre, les arachides n'avaient pas fructi-
" fié, les boutures de patate n'avaient pas pris.
" Les champs étaient vides, à l'exception du manioc
" qui avait triste mine. Alors qu'en année normale
" avril est la période d'abondance, on obtenait au
" marché cinq racines de manioc de moyenne gros-
" seur pour cinquante francs, contre deux pour cinq
" francs (soit vingt pour cinquante francs) quel-
" ques mois auparavant, et cinq pour cinq francs
" (soit cinquante pour cinquante francs) les autres
" années en période de pleine production.
" Après un séjour de trois mois en France, j'ar-
" rive à Analamahery le 8 octobre. Le troupeau de
" boeufs de Tokoembelo était parti dès la fin de
" février (en pleine saison des pluies théori-
" que...) pour un "kiàlo" (campement de transhumance)

" situé à Tsiabà, dans le Nord de l'Androy, trente
" kilomètres en ligne droite au Nord d'Analamahery.
" Mais il n'y est plus : il lui a fallu pousser un
" peu plus loin encore vers le Nord.

*
* *

Lundi 8 octobre

... Je ne trouve donc au village, qui en juin comptait trente personnes, que Tokoembelo, Ranomita, Tahirie, Zafenala avec ses six derniers enfants, enfin Imaria avec sa fille. Si beaucoup de monde est parti avec les boeufs, c'est qu'il faut bien les surveiller, mais c'est aussi qu'il n'y a rien à manger au village. Plus exactement, tout ce qu'on mange a dû être acheté au marché.Les greniers sont vides depuis longtemps et les champs, un désert. On a peine à croire que celui qui s'étend derrière nos maisons ait pu contenir des récoltes. C'est une étendue de terre sèche qui ne garde aucun souvenir, même sous forme de moignons à ras de terre, des pieds de manioc ou de maïs qui y ont poussé, et pas même la trace du travail de la charrue. D'autres champs que j'ai vus le long du chemin sont dans le même état de complète nudité. Même les cactus et les agaves souffrent. Les articles de cactus ónt perdu leur épaisseur, beaucoup ont jauni et pris un aspect flétri. Les agaves ne sont plus des buissons de puissantes épées acérées : chaque feuille, jaunie, se replie sur elle-même sur toute sa longueur ; et les haies d'agaves, agglomérats de pelotes de feuilles toujours pointues, mais grêles et d'aspect anémique, ne forment plus que des défenses aérées dont les chèvres forcent les points faibles.

Les chèvres sont d'ailleurs les seuls éléments du troupeau qui ne sont pas partis. Sont au kialo les vaches et leurs veaux, qui en juin étaient encore à Analamahery. Au kialo, même les moutons, l'herbe ayant complètement disparu. Dans la campagne la seule verdure, toute nouvelle, est celle des jeunes feuilles des arbres "halomboro".Mais le sol est nu. Sur de grandes étendues, pas trace d'herbe même absolument rase. On se demande si elle pourra jamais repousser. Sur la terre jaune se développent des plaques blanches de quelques mètres à plusieurs dizaines de mètres carrés. En les examinant de près, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une sorte de mousse blanche dont les petites tiges avancent, collées au sol, s'enracinant à mesure.

La nourriture vient donc du marché. Il s'agit surtout de manioc. Ce ne sont plus comme il y a quelques mois des paysans des régions voisines qui apportent leur production : leurs surplus sont épuisés. Mais des possesseurs de charrette, et surtout je crois des commerçants avec de gros camions, vont acheter le manioc au loin, jusque du côté de Betroka, pour le revendre sur les marchés. On me dit que le samedi à Andalatanosy, sans être très abondants les produits proposés permettent à tous de s'en procurer. Ce n'est d'ailleurs plus un commerce limité aux seuls jours de marché. En passant ce matin à Ampamata (vingt-cinq kilomètres au Nord d'Andalatanosy), j'ai vu un monceau de racines de manioc que le propriétaire disposait par tas de cinq (à cinquante francs le tas), et un gros camion était en déchargement à Andalatanosy à l'angle du marché couvert.

Cinq pour cinquante francs, c'est donc quatre fois le prix (deux pour cinq francs) d'il y a une dizaine de mois, que nous trouvions déjà bien élevé. La proportion est identique pour le maïs, et même très loin de l'Androy, car les prix se sont alignés sur les plus hauts cours.Hier par exemple au Nord de Betroka j'ai acheté environ un sac

et demi de maïs à cinq francs l'épi, au lieu de quatre pour cinq francs habituellement.

Ce qui dans l'Androy se fait rare pour se procurer de la nourriture, c'est l'argent. En juin on pouvait encore vendre des bêtes, et à des cours restés assez hauts. Maintenant les prix sont redevenus ce qu'ils étaient avant la grande hausse d'il y a deux ans, et surtout, même à ce prix, les bêtes ne trouvent plus preneur. Tout le monde est vendeur, il n'y a plus d'acheteurs.

Mercredi 10 octobre

" Je suis allé le matin à Antanimora à bicyclette.

*

* *

... En revenant d'Antanimora, je vois à mi-chemin deux jeunes garçons grimpés dans un tamarinier dont ils coupent des branches. Au pied, des boeufs maigres en broutent les feuilles.

A Analamahery, trois troupeaux de boeufs seulement n'ont pas été emmenés vers quelque kialo, et c'est également de nourriture de remplacement qu'ils subsistent. On leur coupe des branches de tamarinier, comme je viens de le voir faire, et aussi d'autres arbres comme le lamòty. Ils mangent des articles de cactus, des feuilles d'agave, des frondaisons de mozòtse[1], préparés d'abord par le feu. Brûler des articles de cactus pour les débarrasser des épines, puis les donner aux boeufs qui y trouvent à la fois à boire et à manger, c'est le procédé tandroy ancien dont

1. mozòtse : Euphorbiacée arborescente aphylle (comme le famata), à rameaux d'aspect charnu.

on parle dans tous les livres. Mais je ne savais pas que les dures et fibreuses feuilles d'agave pouvaient aussi être rendues comestibles, et je me demandais avant-hier, en arrivant à Analamahery, pourquoi bon nombre de haies d'agaves n'étaient plus que cendres. Après le passage du feu les feuilles, devenues gris-jaune et molles, peuvent être mangées par les boeufs - quand ils ont vraiment très faim, m'a-t-on précisé.

*
* *

" Je ne faisais à Analamahery qu'une appari-
" tion de quelques jours. Je repars en compagnie
" de Sindrekia pour des travaux de reconnaissance
" géologique et minière qui doivent durer plu-
" sieurs mois (géologue de profession, c'est en
" tant que tel que je suis venu à Madagascar en
" 1957 ; et pendant plusieurs années, jusqu'en
" 1976, j'ai de temps en temps quitté Analamahery
" pour des travaux géologiques de quelques semai-
" nes - qui se sont donc même étendus sur plu-
" sieurs mois à la fin de 1973).

*
* *

Vendredi 12 octobre

Départ vers le Nord, avec Sindrekia, à neuf heures.

Dans la plaine d'Andemby, nous voyons les traces toutes fraîches des roues d'un camion. Il allait probablement à Vohipandranina, me dit Sindrekia. Car tous les gens du village se sont groupés pour faire acheter du manioc

dans le Nord de l'Androy et pour louer un camion qui le rapporterait.C'est sans doute lui qui vient d'arriver.

Les anciens, me raconte Sindrekia, disent qu'ils n'ont pas connu de sécheresse pareille depuis cinquante ans, ou même jamais. Tous les ans l'Androy est pendant plusieurs mois bien jaune et bien desséché, mais je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de lui voir un aspect aussi complètement désertique : de la terre sèche, de la pierraille, pas une tige d'herbe même jaunie. A mi-chemin d'Andalatanosy et de Beraketa nous voyons au bord de la route un boeuf mort, la tête posée sur le talus. De quoi est-il mort? de faim? de soif? des deux à la fois peut-être.

Peu après d'ailleurs commence à apparaître l'herbe ; jaune et parfaitement desséchée, mais souvent longue et fournie. Et après Beraketa la campagne reprendra peu à peu un aspect normal.

.....

Mercredi 6 février 1974

" Je rentre à Analamahery avec Sindrekia,
" après notre voyage de trois mois et demi.

*
* *

... En passant près de Vohitsaombe, nous voyons accourir Talilie. Elle est chez son père, attendant pour aujourd'hui peut-être le retour de Tokoembelo, parti près d'Antanimora. Et dans ce cas nous les verrions rentrer tous les deux demain à Analamahery.

Les nouvelles du pays sont mauvaises. Il a plu

beaucoup tout au début de la saison des pluies, et puis après s'est installée une longue sécheresse. La pluie est tombée à nouveau il y a une semaine, mais c'était trop tard pour la plus grande partie du maïs qui avait déjà dépéri. Nous voyons en effet autour de nous des champs de maïs, mais qui ne contiennent tous que de grandes tiges sèches. La fin de la disette de l'an dernier n'est donc pas pour demain. "Nous sautons le repas de midi, dit Talilie. Au marché, on peut acheter à manger, mais c'est très cher". Cependant l'herbe avait repoussé après les pluies, et les boeufs sont gras. Mais le troupeau a diminué : il y a les bêtes qu'on a vendues, et surtout celles qui sont mortes de la sécheresse avant les premières pluies, entre dix et vingt, dit Talilie.

Nous continuons vers Analamahery. Arrivée à deux heures et demie. La première maison que nous apercevons est celle de Tonaze, et Tonaze est assise contre sa porte, à l'intérieur, sa fille qui a maintenant un an et demi sur les genoux. Elle regarde placidement la voiture, sans faire un geste. J'arrête, et nous allons vers elle, qui n'a pas bougé. Sindrekia et Tonaze ne se serrent pas la main, ne se disent même pas bonjour. Tonaze ne fait pas un mouvement, mais sourit. Sindrekia prend sa fille, la pose sur un bras, et à elle du moins, il parle. Les retrouvailles,dans l'Androy, ne sont pas l'occasion de grandes effusions.

Il rend le bébé à Tonaze et nous reprenons la voiture pour les cinquante derniers mètres, entrons dans l'enclos et nous arrêtons devant la case de Ranomita...

*
* *

" Nous retrouvons tout le monde, et assis sous
" un arbre, nous parlons, donnons les nouvelles
" du Nord et demandons celles d'Analamahery.

*
* * --

... J'aurais cru qu'en arrivant à Analamahery le premier souci de Sindrekia aurait été de s'informer exactement du nombre de boeufs morts et de ceux qui étaient à lui. Mais non. Après notre conversation avec Talilie, son seul commentaire avait été, d'un air un peu triste : "c'est notre richesse qui s'en va", puis nous avions parlé d'autre chose. Maintenant il ne pose aucune question à ce sujet. C'est moi qui en fin d'après-midi, dans la case de Zafenala, demanderai des précisions à Sandiry. Les boeufs ont tenu le coup, mais ce sont des vaches et des veaux de l'année qui sont morts, quatorze en tout (sur un troupeau qui comptait l'an dernier, veaux compris, quatre-vingts têtes environ).

A notre arrivée cuisaient dans la case de Ranomita des épis de maïs provenant du champ derrière les maisons. Epis rabougris et dont beaucoup de grains ne se sont pas développés ; il en faut au moins quatre pour avoir la valeur d'un épi normal. La nourriture est rare, mais on nous en offre cependant tout de suite, comme toujours. Grâce aux marchés, on ne risque plus la famine comme jadis, mais les repas ne sont quand même pas très abondants.

Vendredi 8 février

Arrivée aujourd'hui de Tokoembelo et Talilie. Tokoembelo est resté plusieurs jours près d'Antanimora pour régler une affaire délicate. Le père de Talilie, qui avait trois femmes, en a renvoyé une. De ses deux épouses restantes, il a surpris l'une en flagrant délit d'adultère avec un étranger de passage. Celui-ci s'est sauvé, on ne le connaissait pas, on ne l'a pas revu. Pour réparer la faute, restait donc le père de l'épouse, qui habite près d'Antanimora. Les choses se sont bien arrangées. Il a donné un boeuf à l'époux de sa fille, celle-ci est à nouveau

avec son mari, et l'incident est clos.

Tokoembelo me parle aussi des dernières semaines très difficiles avant les pluies, lorsqu'il courait partout avec le troupeau, de plus en plus vers le Nord, à la recherche d'un peu de nourriture pour ses bêtes. Il me confirme que seuls des vaches et des veaux sont morts. Avec les bêtes vendues, le troupeau s'est allégé de vingt têtes. Cinq ou six bêtes ont-elles été vendues pour acheter de quoi manger, comme il le dit? Ce ne devait pas être les meilleures du troupeau.

Tokoembelo me dit qu'autrefois, quand survenait une année aussi mauvaise que celle que nous venons de connaître, on voyait des gens qui, n'ayant plus rien à manger, quittaient leur maison et allaient tendre la main de village en village ; mais que ce n'est plus le cas maintenant parce qu' il y a les marchés : pour vendre des bêtes et se procurer l'argent, d'abord ; pour acheter la nourriture, ensuite. C'est très vrai, et on pourrait ajouter : parce qu'il y a des moyens de transport, camions et charrettes, qui même en ne disposant que de voies de communication rudimentaires, peuvent apporter de loin les produits manquants.

CHAPITRE XXIV

FEVRIER 1974 - ENTERREMENT DE MANANDONGO

" Le doyen d'Analamahery, Manandòngo, est mort
" au début d'août 1973, pendant que j'étais en
" France. En octobre a été creusé un deuxième cer-
" cueil, très grand, dans lequel le premier, qui
" contient le corps, sera placé le jour de l'en-
" terrement (cette façon de faire est assez rare,
" mais n'est pas nouvelle). L'enterrement est fixé
" au samedi 16 février.

*
* *

Samedi 9 février

Tokoembelo vient me voir dans l'après-midi, et il me parle en hochant la tête de la dégradation des coutumes. On fait maintenant beaucoup de choses nouvelles, mais on oublie les enseignements des ancêtres, la prudence et le respect qu'on leur doit. Tout ceci pour en venir au fait présent : on a perdu l'habitude d'amener les troupeaux de boeufs passer les dernières nuits à l'Est de la case d'un mort. "Quand mon père est mort, les boeufs de Rengovy, et de Manandongo, et de Monja, dormaient dans des enclos

provisoires qu'on avait dressés à l'Est de sa maison.Rengovy ne parle pas de faire de même pour Manandongo, mais moi je vais suivre la coutume. J'ai averti les enfants de Manandongo, et dès ce soir nos boeufs vont aller dormir là-bas".

Il me dit aussi que la date de l'enterrement, primitivement fixée à dimanche en huit, a été avancée d'un jour : le samedi sera un meilleur jour. C'est donc jeudi prochain que commenceront à arriver ceux qui viennent de loin, et vendredi ceux des villages voisins.

Vers quatre heures je vais à la rivière avec deux seaux. Je remplace devant le trou du sable où on puise l'eau une jeune femme qui vient d'y remplir le sien. Je l'ai déjà vue, mais je ne sais pas bien où. Quand nous sommes arrivés mercredi, elle était chez Ranomita, et j'avais pensé qu'elle était d'Analamahery.

Elle monte sur la berge avec son fils, un garçon d'un à deux ans, et je pense qu'elle va le baigner. Je puise de l'eau, et quand le premier seau est à moitié plein, je relève la tête, pour attendre que l'eau revienne dans le trou presque vide. Je la vois devant moi, accroupie devant son seau, sans vêtements, en train de se frotter avec un peu d'eau. Juste à ce moment, elle me regardait, et je lui adresse la parole. D'où est-elle? Elle vient de chez Soamare, la soeur aînée de Tokoembelo, me dit-elle (c'est donc à Androvasoa que je l'ai vue), et est en ce moment chez Ranomita. Au cours des pauses suivantes, la conversation continue. Soamare est venue il y a peu pour Manandongo, et va revenir dans quelques jours pour les funérailles, alors qu'elle-même attend chez Ranomita. A Androvasoa, c'est la même sécheresse qu'à Analamahery, etc... A une autre pause, elle s'est rhabillée. Son attitude n'a rien d'extraordinaire, et même qu'elle n'ait pas cherché

à se cacher si peu que ce soit derrière un des nombreux buissons, mais c'est tout de même une habitude que perdent les jeunes, et on pourrait sans doute juger du degré d'évolution des filles de vingt ans à la façon dont elles s'exposent à la vue ou cherchent à se cacher pour se baigner.

Dimanche 10 février

Tokoembelo me déclare ce matin d'un air satisfait que ses boeufs ont passé la nuit à l'Est de la maison de Manandongo, et qu'ils y reviendront chaque soir jusqu'au jour de l'enterrement...

Mercredi 13 février

... Les troupeaux d'Analamahery ont défilé ce matin au galop dans l'enclos de Manandongo. Tokoembelo m'en avait averti, mais je suis arrivé trop tard. J'étais sur le chemin du retour d'Antanandava quand j'ai entendu les coups de feu accompagnant leur passage, et en arrivant j'ai vu les troupeaux qui, mission accomplie, s'en allaient vers les pâturages.

Jeudi 14 février

... Je pars vers l'enclos de Manandongo en début d'après-midi avec Tokoembelo et quelques autres. Des troupeaux de boeufs venant de loin sont déjà arrivés, et les premiers dès hier, même. Devant la maison de Manandongo cependant, il y a peu de monde, une vingtaine d'hommes et autant de femmes, en petits groupes dispersés sous les ombrages.

Nous sommes là depuis un quart d'heure quand arrive un jeune homme. Mettant un genou à terre, appuyé sur son bâton tenu verticalement, il annonce l'arrivée d'un

nouveau troupeau. "Merci", lui répond-on. Il s'en va, après s'être désaltéré d'eau sucrée. Cependant quelques hommes font lever les femmes en leur ordonnant sans aménité de commencer à danser, et ils demandent aux porteurs de fusil de se préparer.

Cinq minutes plus tard des cris annoncent l'approche du troupeau. Il entre dans l'enclos, on le fait tourner plusieurs fois en courant autour de la maison de Manandongo près de laquelle dansent les femmes - une dizaine seulement, sur un rang - parmi les cris et les coups de feu. Puis les boeufs ressortent, s'éloignent, tandis que les femmes s'arrêtent de danser et retournent à leurs ombrages. Deux chanteurs de beko commencent leur duo, mains devant la bouche ou sur les oreilles : mais ils n'ont pas la qualité de ceux que j'avais entendus chez Dipatse il y a un an.

Vendredi 15 février

De temps à autre, toute la journée d'hier on a entendu des coups de feu venant de l'enclos de Manandongo. Il y en a eu encore tard le soir, et au milieu de la nuit, et puis ce matin avant cinq heures une salve, comme les jours précédents, alors que l'aube s'annonce à peine à l'horizon Est. On me dit que les chanteurs de beko ont chanté très tard et recommencé très tôt. On les entendait d'ici dès la première salve matinale.

*

*

" C'est le jour du grand rassemblement. Les
" habitants des villages voisins arrivent peu à
" peu dans la matinée. Les femmes apportent des
" corbeilles d'épis de maïs. Danses par un groupe
" restreint le matin, avec beaucoup de participan-
" tes au milieu du jour, coups de fusil, chanteurs
" de beko, accordéon qui attire les jeunes à l'é-
" cart, femmes circulant en proposant à ceux qui
" ont soif de l'eau sucrée qu'elles vont puiser à
" un fût de deux cents litres. Les cinq fils de
" Manandongo assis au premier rang des hommes exa-
" minent les boeufs amenés en offrande par la fa-
" mille. Peu d'animation lorsque les danses sont
" terminées.

*

* *

Quand je quitte l'enclos dans la torpeur de l'après-midi, les gens attendent la distribution de la nourriture que chaque famille fera cuire pour ses repas de ce soir et de demain matin : riz et viande. Pour n'oublier personne et éviter les doubles distributions aux resquilleurs, une liste de tous les bénéficiaires a été dressée par Reraho, qui sait lire. Il circule depuis hier parmi les groupes ; "un travail bien difficile", commente Sindrekia. Il me dit que huit boeufs ont été tués à trois heures du matin, et leur viande entreposée dans des cases. Je lui rappelle qu'hier on m'avait dit, d'une vingtaine de chèvres gardées à l'écart, que c'était pour nourrir l'assistance. Oui, répond-il, certains reçoivent de la viande de boeuf, d'autres une chèvre...

(A onze heures du soir) ... Au loin on entend des chants. Je vais voir ce qui se passe du côté de chez

Manandongo. Il n'y a pas de lune, et c'est avec précaution, pour ne marcher sur personne, que je traverse l'enclos où la plupart des gens commencent à dormir, ou du moins se sont allongés. Les chants viennent d'au-delà, dans la rivière. Un groupe compact serré autour des joueuses de tambour qui chantent d'une voix aiguë y avance lentement sur le sable, à petits pas rythmés ; un autre semblable évolue sur la berge. Au total, pas plus d'une cinquantaine de jeunes de dix à vingt ans. Pas de ringa, peut-être à cause de l'obscurité. Je rentre au bout de peu de temps. J'arrive à l'enclos de Tokoembelo alors qu'un accordéon commence à se faire entendre dans celui de Manandongo. Les tambours et chants de la rivière cessent peu après - mais peut-être n'est-ce qu'une pause.

Samedi 16 février

" Jour de l'enterrement de Manandongo. Le cer-
" cueil quitte l'enclos un peu avant onze heures.
" Comme l'emplacement du tombeau est à plusieurs
" kilomètres, les étrangers à Analamahery ne re-
" viendront pas au village, et les femmes empor-
" tent sur la tête les bagages qu'avait nécessités
" le campement : le flot des gens qui suit de loin
" le cercueil est hérissé de soubiques couronnées
" de rouleaux de nattes.

*

* *

... Derrière le cercueil marche, en chantant parfois, un groupe de femmes portant chacune un linceul à rayures blanches, brunes et noires, noué en haut d'un bâton. Celui-ci, long de un mètre cinquante à deux mètres, est coupé dans la pointe d'une tige d'agave. J'en ai compté

vingt ou vingt-et-un. Le cercueil lui-même est enveloppé dans une vingtaine d'autres linceuls semblables (deux seulement sont des étoffes de coton ordinaire à carreaux de couleur). Ils sont pliés chacun en une bande étroite jetée par-dessus le cercueil, pendant des deux côtés, et leur ensemble est assujetti avec quelques bandes d'étoffe longitudinales qui passent alternativement sur et sous les linceuls selon un façonnage de vannerie. Je n'avais encore jamais vu, ni autant de linceuls, ni arrangement aussi savant. Tous ces linceuls, une quarantaine donc au total, étaient hier liés côte à côte sur une longue perche horizontale placée à l'Est de la maison de Manandongo, orientée comme toujours en Est-Ouest.

Le brancard non plus n'est pas comme d'habitude. Ce n'est pas un ensemble de deux longues perches liées sur quatre transversales dont les extrémités reposent sur l'épaule de huit porteurs, mais deux petits assemblages indépendants. Chacun est formé par une perche transversale - sur laquelle repose le cercueil - assujettie sur deux courts bâtons que deux porteurs marchant l'un derrière l'autre tiennent sur l'épaule. De toute façon la disposition d'ensemble des porteurs, quatre de chaque côté, reste la même.

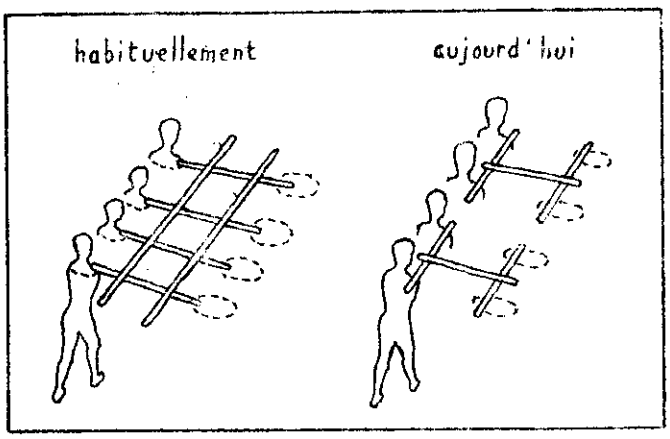

Fig. 12 : brancards des porteurs de cercueil

De temps en temps le cortège s'immobilise, les porteurs dansent sur place en chantant, puis ils repartent. Vers la fin ces arrêts sont de plus en plus nombreux, et aussi les divagations de

droite et de gauche, et les reculades avant de repartir, tandis que la marche ne cesse plus d'être un pas dansé au rythme des chants. C'est toujours la même phrase qu'ils répètent indéfiniment, du moins jusqu'à ce qu'une autre lui soit substituée. Celle que j'ai le plus entendue, qui est revenue plusieurs fois même, c'est "be vòndrake tsimañèlo e". : "les tsimañelo sont bien gras" - ("tsimañelo": c'est le nom du type de découpage des oreilles des boeufs à Analamahery et à Antanandava).

En zigzaguant on arrive enfin à l'endroit choisi, et le cercueil est déposé sous un arbuste. La foule qui arrive peu à peu se regroupe sous les nombreux arbres du voisinage. Les plus proches du cercueil sont deux arbres jumeaux. Quelques hommes s'installent sous l'un, quelques femmes sous l'autre, mais les deux groupes grossissent rapidement. On finit par s'en apercevoir. "Les femmes doivent aller ailleurs" dit Rengovy. Rien ne bouge. On répète.Eclats de voix ; Tsiombotse circule en criant au milieu des femmes impassibles. Enfin quelques-unes se lèvent, puis toutes les autres à leur suite.

Quelques minutes plus tard, scène analogue avec des enfants qui se sont assis devant nous au premier rang. On les somme de déguerpir ; ils paraissent ne pas entendre. Les voix tonnant au-dessus de leurs têtes, les bras qui à la fin se lèvent en signe de menace pourraient faire croire qu'ils vont être délogés par la force, et sans ménagements. En réalité, après avoir laissé ainsi tempêter pendant quelques minutes leurs aînés, et qui sont parmi les plus respectables, les enfants se lèvent nonchalamment en riant et vont s'asseoir quelques mètres plus loin.

Ainsi peu à peu tout le monde trouve sa place. Le gros des hommes est en face du cercueil, à une cinquantaine de mètres. Le reste de l'assistance est dispersé sur les côtés (Nord, et surtout Sud) et derrière (Est). Tsiombotse

dit que maintenant les femmes doivent commencer à danser. Mais elles montrent peu d'empressement, et c'est un autre travail encore, où il faut à nouveau donner de la voix, que de les rassembler. Rengovy se récuse d'abord : "je suis fatigué, je reste ici". Finalement pourtant, sur les instances réitérées de Tsiombotse, il partira d'un côté, Vondraza de l'autre, allant d'un arbre, d'un ombrage, d'un groupe à l'autre, pour en extraire les danseuses.

Encore un problème d'ailleurs : danser, mais où? Il n'y a pas d'arbres entre le cercueil et le groupe des hommes, mais le terrain parsemé de petits buissons et de termitières n'est quand même pas bien dégagé. "Au Nord" disent les uns ; "Au Sud" disent les autres. Un dernier essaie de mettre tout le monde d'accord en proposant l'Ouest. Finalement une voix parlant avec autorité (mais je n'ai pas vu qui c'était) dit que tout ça n'a pas d'importance. Un terrain bien dégagé, voilà ce qu'il faut, et peu importe qu'il se trouve ici ou là.

*

* *

" La danse s'organise un peu au Sud du cer-
" cueil. Coups de fusil tirés par les hommes ;
" après leur tour de danse ils viennent donner la
" liste de leurs richesses (comme hier déjà). Puis
" basimena, avec leurs danses, tandis que devant
" le groupe des hommes des parents amènent encore
" les boeufs qu'ils offrent. Des bêtes petites, ma-
" lingres, ne sont pas acceptées. Pas d'éclats de
" voix, mais l'homme se retire sans mot dire avec
" ses bêtes.
" De nombreux troupeaux de boeufs passent en
" courant parmi les cris et la poussière.

*
* *

Le cercueil repart entre trois et quatre heures. Peu de gens le suivent. L'assistance s'était déjà bien amenuisée, et une partie du reste s'égaille dans diverses directions. Il ne reste plus que la proche famille et des habitants d'Analamahery, une cinquantaine de personnes peut-être, pour ce dernier voyage du défunt. Voyage on ne peut plus joyeux, d'ailleurs, au moins pour les porteurs qui ne cessent de danser et chanter, reculant, tournant, s'arrêtant pour danser plus fort sur place. On leur distribue des tasses d'alcool, ce qui est sans doute pour quelque chose dans leur excitation. Seulement, on n'avance pas vite, et à la fin Rengovy s'impatiente. "Finissez, leur crie-t-il, il est tard. Finissez, et allez maintenant". La fin du chemin, un petit kilomètre, est plus calme.

Le tombeau sera édifié à l'Est d'Analamahery sur la retombée Nord de la colline. Les pierrailles ont été écartées, et apportés de nombreux blocs de bonne pierre provenant d'affleurements voisins. Le cercueil a été déposé au Nord-Ouest de l'emplacement. On s'assied par petits groupes contre le côté ombreux des buissons. Et l'on commence à attendre. Longue attente. On aurait dû trouver sur place les deux autres pièces du cercueil, or elles n'y sont pas. Le bruit court que la charrette qui les apportait ce matin s'est perdue. De la vaste plaine d'Andemby par où elle devait passer, il est pourtant facile de voir la crête de la colline. Mais il paraît que le propriétaire de la charrette ne connaît pas la région, et apparemment il n'a pu s'y reconnaître dans les explications reçues.

Cette charrette, elle s'est égarée bien loin, car près de deux heures s'écoulent avant que reparaissent les

porteurs du cercueil qui étaient partis à sa recherche. Ils portent une des pièces de bois, la charrette suit avec l'autre (on l'a déchargée pour le passage de la rivière et la fin du chemin, assez mauvaise). Dans le soleil couchant on reprend alors le cours des opérations : capture de deux boeufs dans le troupeau qui attendait là, égorgement à l'Ouest du tombeau, début du creusement de la tombe à l'endroit indiqué par Tsiombotse, avec fangaly emmanchés de bois qu'on vient de couper sur place.

Cependant Rengovy et quelques hommes viennent s'asseoir sur les tas de pierres au Sud du tombeau, et ils appellent tous les autres. Vers la fin de la cérémonie, il y a souvent une telle réunion pour régler certains points. Mais aujourd'hui la chose paraît d'importance. Tous les hommes sans exception sont maintenant rassemblés, sauf les deux ou trois qui creusent la tombe. Rengovy appelle même trois étrangers (ils habitent quinze ou vingt kilomètres au Nord d'ici) qui se tenaient à l'écart, et je m'approche aussi.

Depuis juin dernier Rengovy n'est plus chef de quartier, mais il reste cependant le personnage principal des villages d'Analamahery-Antanandava, celui qui parle, et qu'on écoute. Il est le centre de toute réunion, et pendant ces deux jours c'est toujours à lui qu'on s'est référé dès qu'il y avait quelque chose à régler. Son successeur, qui est d'Antanandava et a titre de "Président du Fokontany", est assis près de lui mais ne dit mot. Rengovy, lui, parle, et avec véhémence. Car il y a eu une grave entorse aux coutumes. Voici ce qui se passe.

Parce qu'on est assez loin du village d'Analamahery (plus de deux kilomètres), les enfants de Manandongo ont décidé, pendant la construction du tombeau, de rester à côté en y édifiant quelques petites cases de bozaka. Ils auraient d'ailleurs aussi bien pu se rendre auprès du

tombeau chaque matin et rentrer au village chaque soir ; une des solutions n'est pas meilleure que l'autre. Mais puisqu'ils ont choisi de camper près du tombeau jusqu'à son achèvement, le cercueil aurait dû obligatoirement, pour sa dernière station avant d'être déposé dans la tombe, être non pas posé à terre - comme il s'est habituellement, et l'a été aujourd'hui même pour la station précédente de l'après-midi - mais sur des piquets fourchus. Or le cercueil est là, à terre, près des deux boeufs tués. Impossible d'établir un campement comme c'était prévu, ou alors il faut d'abord effacer la faute par le sacrifice d'un boeuf.

Les fils de Manandongo, nommément sollicités, ne protestent pas mais n'ont pas non plus l'air tellement pressés d'acquiescer . A la fin Vondraza, frère cadet de Manandongo, leur oncle donc, et même leur "père" suivant la terminologie tandroy, intervient avec vigueur : "C'est vrai, il faut maintenant pour le contenter (le défunt) tuer un boeuf. Courez vite en chercher un". Cette fois les fils se décident et partent vers le village. Le troupeau, qu'on a emmené après la capture des boeufs à sacrifier, ne doit plus en être loin.

L'affaire est donc réglée en principe, mais Rengovy continue à la commenter. Il s'adresse aux trois étrangers : "Et vous, les Afondriambìta, quelle est votre opinion, quelle est la coutume chez vous?". Les trois hommes s'écartent, se concertent, reviennent après quelques minutes : chez eux c'est la même chose, et Rengovy a eu parfaitement raison.

Une deuxième fois donc on se met à attendre. Le troupeau était déjà bien loin. Le soleil s'est couché, le crépuscule s'est obscurci, et la nuit est noire quand enfin arrive un boeuf, accompagné par un veau dont je ne connais pas le rôle, car lui pourra ensuite redescendre au village

(peut-être doit-il seulement par sa présence tranquilliser le boeuf et faciliter son retour jusqu'à nous). Le boeuf, lui, moins gros d'ailleurs que les deux premiers, qui étaient de belles bêtes, est sacrifié auprès du cercueil.

Ensuite, à la chiche lueur d'un feu voisin, le cercueil est soulevé et posé pendant quelques secondes sur quatre piquets fourchus hauts d'un mètre. Ils ne sont pas plantés dans le sol, qui est très dur, mais seulement maintenus par de grosses pierres et quelques mains pour cette brève station. Puis le cercueil est enlevé et emporté près de la tombe. La faute a été effacée.

Est-elle bien toute effacée? Car Sindrekia me dit que lorsqu'on a l'intention d'établir un campement près d'un tombeau à construire, on doit y apporter en même temps que le cercueil quelques marmites, assiettes et cuillères. Or cela n'a pas été fait, aucun de ces ustensiles n'a accompagné le cercueil. Mais le sacrifice du boeuf enlève peut-être toutes ces fautes à la fois.

Le cercueil a été déposé le long de la tombe, profonde de vingt centimètres tout au plus, dans laquelle on est en train de caler sur des pierres un autre cercueil de bois, un peu plus grand que le premier qui doit y entrer. Fort heureusement quelqu'un a une lampe électrique. On n'aurait pu sans cela terminer la cérémonie, à moins sans doute d'allumer de grands feux. D'autant plus qu'il faut procéder à toute une série d'opérations dont certaines ne sont pas des plus aisées. D'abord, défaire le tressage des vingt linceuls sur le cercueil et les replier régulièrement sur le dessus. Puis déposer par-dessus les vingt autres bien pliés en long. Ensuite, déposer ce cercueil surmonté de sa masse de lamba dans l'autre, déjà en place dans la tombe ; l'ajustage ne laisse guère de jeu, et on a bien du mal à encastrer le premier dans le second. Enfin, coiffer le tout avec la troisième pièce de bois, énorme

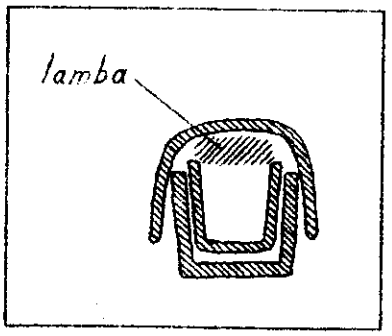

Fig. 13 : coupe des cercueils

couvercle qui retombe très bas sur les côtés des deux premiers. C'est très lourd, et il faut tout un échafaudage de pierres sur les flancs des cercueils pour y poser le couvercle et finalement le faire basculer dans sa position définitive.

Alors les fusils, qu'on n'avait pas encore entendus en ce lieu, tirent quelques salves pendant que nous commençons à apporter des pierres sur le cercueil. Mais Tokoembelo ne me laisse pas travailler longtemps. Il est vrai qu'il est tard, presque neuf heures quand nous arrivons à Analamahery.

Une partie de la famille de Manandongo va dormir sur la colline à la belle étoile. Car à partir de maintenant, et jusqu'à l'achèvement du tombeau, il y aura toujours quelqu'un là.

Dimanche 17 février

Ce matin, Tokoembelo vient me rapporter un billet de mille francs. C'est Limberaza qui, hier matin, était venu discrètement m'enlever pendant quelques instants aux visiteurs pour me demander mille francs qu'il devait me rendre le soir.

Tokoembelo m'explique maintenant de quoi il s'agit. Pour je ne sais quelle obscure et lointaine raison, la famille de Manandongo et celle de Fañanae (à Antanandava) sont brouillées. C'est au point que lorsque le père de Fañanae est mort il y a deux ans, Vondraza n'a jamais participé à aucune des cérémonies.

Or Tokoembelo a fait pendant une semaine dormir

ses boeufs dans l'enclos de Manandongo, suivant l'ancienne coutume lorsqu'il s'agit d'hommes vieux et respectables. Et il a été le seul à le faire. Il s'est donc mis en vedette, s'est affirmé avec éclat un grand ami de la famille de Manandongo. Il n'a rien à se reprocher à l'égard de Fañanae ; mais "les amis de mes ennemis sont mes ennemis" :Fañanae, brouillé avec Manandongo, peut considérer qu'il est désormais en froid avec Tokoembelo, ami de Manandongo. A moins qu'il soit clairement dit, et prouvé, que Tokoembelo et Fañanae sont toujours de bons amis. C'est le rôle des mille francs que Tokoembelo a donnés à Fañanae. Et il est très satisfait de l'opération. Il dit d'un air réjoui : "l'affaire est terminée, et Fañanae ne risque plus d'être fâché contre moi maintenant".

*
* *

" Sandiry va se marier avec une jeune fille
" habitant Vohipandranina, le village le plus
" proche d'Analamahery, situé trois kilomètres
" au Sud. Tokoembelo est allé avec Sandiry faire
" les démarches le 14 février, et le mariage a
" été fixé au 18.

*
* *

Sandiry m'annonce que son mariage n'est plus pour demain soir. C'est pourtant un ombiasa qui, à Vohipandranina, avait dit que ce serait un jour favorable. Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde, à ce que Sandiry a

appris au cours de la réunion mortuaire de Manandongo. Si sa future femme ("ajàja", "l'enfant", comme il dit lui-même, lui qui ne doit pas avoir seize ans) arrive demain lundi, rien ne menace à proprement parler leur mariage, à ceci près que sa femme restera stérile. Il va aller s'en expliquer à Vohipandranina et demander que le mariage soit remis.

Mercredi 20 février

On m'avait dit que la construction des cases temporaires près du tombeau de Manandongo commencerait mardi, parce que ce serait un bon jour, et qu'on sacrifierait d'abord un boeuf, à cause de la proximité des habitats d'un mort et des vivants. Mais un fils de Manandongo passe ce matin me dire qu'ils vont commencer à édifier leur campement aujourd'hui, et en tuant non un boeuf mais un mouton. Il n'y a pas de jour spécialement bon pour cela, dit-il, et si on ne l'a pas fait plus tôt c'est que beaucoup étaient partis à un enterrement qui a eu lieu lundi. On va s'y mettre aujourd'hui parce que le temps tourne à l'orage.

CHAPITRE XXV

FEVRIER 1974 - MARIAGE DE SANDIRY

" Le mariage de Sandiry a été reporté du 18 au
" 24 février (voir ci-dessus, dimanche 17 février),
" et est maintenu à cette date malgré les absences
" de Tokoembelo et de Zafenala, père et mère de
" Sandiry.

*

* *

Dimanche 24 février

C'est Talilie qui est partie dans l'après-midi chercher la fiancée de Sandiry à Vohipandranina. Homme ou femme, cela n'a pas d'importance en effet. Au crépuscule je vais vers les maisons de Zafenala et Ranomita. Assis auprès de Sandiry devant la maison de Zafenala, je vois Kalasoa se livrer à un manège curieux. Elle vient s'accroupir devant Sandiry, dont elle soulève le pied pour en appliquer la semelle sur son front. Demande d'explication.C'est un remède contre les maux de tête, efficace mais pas universel. Il y a en effet quelques restrictions :

- pas d'action sur un très fort mal de tête ; mais action bénéfique dans le cas de maux de tête répétés d'intensité modérée ;

- seuls les enfants usent de ce remède, de l'âge de Kalasoa (treize ans), ou plus jeunes. Sandiry, lui, ne le ferait plus ;

- la personne dont on utilise ainsi le pied doit être un parent, mais peu importe qu'il soit homme ou femme. On ne demande pas ce service à un étranger.

.....

Le soir s'assombrit de plus en plus. On se regroupe près de la case de Fiadana pour une petite discussion à laquelle participent Fiadana, Limberaza, Sindrekia, Makemana et Sandiry. La question est de savoir si on va tuer un poulet ou une chèvre pour le repas de celles que l'on attend. Si une soeur seulement accompagne la fiancée, un poulet serait bien suffisant ; si elles sont davantage, une chèvre serait plus convenable, mais enfin une chèvre... Finalement Sindrekia coupe court à la discussion :"Qu'elles soient une ou plusieurs, cela nous ferait honte de mesurer ainsi la nourriture ; il faudra tuer une chèvre". Ils se lèvent et vont repérer dans le troupeau la chèvre - une petite - qui sera tout à l'heure la victime.

Il fait de plus en plus sombre et nous allons nous asseoir devant la case de Ranomita (une nouvelle mariée se présente à la maison de la doyenne de l'enclos). C'est Imaria qui a fait cuire le riz, et elle en apporte la marmite chez Ranomita. La nuit est maintenant tombée. Il y a du retard. "Les parents devaient être aux champs" me dit Fiadana.

Enfin quatre formes blanches apparaissent en file indienne, s'approchent, s'arrêtent près de l'angle Nord-Ouest de la maison, déposent leurs charges à terre et s'accroupissent à côté sans un mot, toujours l'une derrière l'autre. C'est Talilie qui marchait en tête avec un

rouleau de nattes, la deuxième portait un sac bien bourré, la troisième des nattes encore. Silence et immobilité. Enfin au bout d'une minute Fiadana leur dit bonjour, et Talilie (c'est alors seulement que je l'identifie) lui répond. Puis silence à nouveau. De temps en temps une courte phrase, à laquelle seule Talilie répond.

Au bout de dix minutes, elles sont invitées à entrer, ce qu'elles font par la porte Nord-Ouest. Talilie s'assied au milieu de la maison, les trois autres le long de la paroi Ouest. Les yeux baissés et à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même, Talilie raconte rapidement sa mission : leur retour tardif parce qu'il a fallu attendre les parents qui étaient aux champs, et les recommandations de ces derniers.

Les autres n'ont pas encore dit un seul mot. Ranomita emplit de riz des cuvettes. C'est le repas des quatre arrivantes. Un peu plus tard, me dit-on, il y aura un autre repas, riz et viande de chèvre, auquel prendront part Sandiry, sa femme et les deux soeurs de celle-ci. Les autres n'y toucheront pas, mais consommeront tabac et alcool "s'il y en a".

Sandiry, dont on n'a pas encore entendu la voix non plus, amène du fond de la nuit la chèvre qui crie, car c'est devant la maison qu'on va la tuer. A l'intérieur on commence à manger le riz, et je pars à la maison pour en faire autant.

Quand je reviens, à neuf heures passées, c'est dans et devant la maison de Zafenala que se trouve maintenant la compagnie. Le deuxième repas est déjà terminé. On sort justement de la maison les cuvettes où reste du riz, et Talilie avec quelques autres le terminent dans la lumière de la lampe-torche de Sindrakia. Il y a eu un peu d'alcool.

Les cuvettes sont parties. Avec Fiadana, Limberaza et Sindrekia, j'entre dans la maison de Zafenala. Les trois soeurs sont assises côte à côte le long du mur Sud, la mariée, une aînée et une cadette. Dans la pénombre je leur donne dix-huit, quatorze et douze ans. Silences, ou bribes de conversation entre nous les hommes, sur des sujets divers et sans importance. Sindrekia s'adresse parfois aux filles, qui ne répondent que d'un mot, mais elles n'ont pas l'air de s'ennuyer pour autant ; elles se disent des choses à voix basse, et des choses qui les font rire sous cape sans arrêt.

Fiadana me fait remarquer que les coutumes sont différentes à l'Ouest, dans la région de Bekitro. Ici, seule la proche famille habitant le même enclos assiste à l'arrivée de la nouvelle épousée ; là-bas au contraire, tout le village est convié, paraît-il.

Mais Fiadana d'abord, Sindrekia ensuite, vont maintenant s'adresser à la mariée et à ses soeurs. Le petit discours de Fiadana dure deux à trois minutes et porte sur le thème suivant : son père a dit (à Talilie) qu'elle était très petite encore et ne savait pas faire la cuisine, qu'elle était voleuse (ce n'est pas vrai, m'a dit Sindrekia, mais ce sont les paroles habituelles). Mais nous lui apprendrons les coutumes, nous lui apprendrons tout ce qu'elle doit savoir.

Et Sindrekia, lui, parle de Sandiry. Il avertit sa femme qu'il ne sait pas cultiver les champs, qu'il ne sait pas garder les boeufs, qu'il a l'habitude de courir les filles - cela du moins c'est vrai, mais pas plus que pour les autres garçons. Sindrekia m'a expliqué que la coutume est de présenter ainsi le mari comme un parfait bon à rien, même dans le cas où il s'agit d'un adulte et non d'un jeune garçon comme Sandiry. Il ne se souvient pas s'il y a eu un discours semblable sur son compte il y a un an, lors de

son mariage avec Vonisoa, mais il pense que Tokoembelo n'y a certainement pas failli. Celle à qui s'adressent ces avertissements écoute sans rien dire et n'a pas à répondre ensuite.

"Il est tard, dit peu après Sindrekia, je vais aller dormir". Nous sortons derrière lui. Il n'est pas dix heures. La réception aura duré beaucoup moins longtemps que pour Vonisoa, peut-être à cause des absences (Tokoembelo et Zafenala), peut-être parce que les mariés sont plus jeunes.

Lundi 25 février

Les deux soeurs sont reparties ce matin pour Vohipandranina, après avoir reçu de Sandiry cent cinquante francs chacune. Elles avaient dormi dans la maison de Zafenala, tandis que Sandiry et sa femme passaient la nuit dans la maison de Zafeazo, inoccupée maintenant.

A ce sujet, Sandiry me disait hier qu'il ne savait pas où et avec qui il se retrouverait le soir. J'avais l'an dernier vu la soeur de Vonisoa partager avec elle et Sindrekia le grenier à provisions qui allait devenir la maison de Vonisoa. C'est sans doute que les autres maisons étaient trop pleines, dit Sandiry, mais il n'y a pas de règle en la matière. Les nouveaux mariés et la ou les accompagnatrices peuvent passer la nuit dans une grande maison avec les habitants de celle-ci - ç'aurait pu être par exemple la maison de Ranomita ou celle de Zafenala ; je crois que c'est ce qui s'était passé pour le premier et éphémère mariage de Sindrekia en 1968. Ou bien ils peuvent aller dormir ensemble, mais dans une case séparée : ce qui avait été fait à l'arrivée de Vonisoa. Ou bien les accompagnatrices vont retrouver les occupants d'une grande maison, tandis que les nouveaux mariés font case à part ; et c'est ce qui est arrivé hier soir.

CHAPITRE XXVI

MARS 1974 - ENTERREMENT D'UNE ENFANT

" Une fillette de douze ans, Zeovànge, fille
" de Behovèlo, lui-même fils de Manandongo, est
" morte le lundi 11 mars au soir (de la jaunisse,
" semble-t-il).

*
* *

Mardi 12 mars

C'est le jour de mon voyage hebdomadaire à bicyclette vers Antanimora. En arrivant près d'Ankara ce matin j'ai entendu résonner des coups de hache qui m'ont fait penser au creusement d'un cercueil. C'est à cela en effet qu'était occupé un groupe d'hommes, sous un arbre proche des premières maisons du village. Une femme est venue à ma rencontre me dire qu'un bébé d'un an était mort hier soir. Quand je suis repassé dans l'après-midi, une cinquantaine d'hommes et de femmes occupaient encore le village, mais la cérémonie était terminée ; l'enfant et son cercueil avaient déjà été emmenés.

Fiadana m'a expliqué à ce sujet qu'un bébé est enterré très rapidement, dès que le cercueil que l'on se

met à préparer aussitôt après la mort se trouve prêt. Les tombes des très jeunes enfants sont généralement groupées en un seul endroit à proximité du village. Le petit cercueil est déposé dans un trou qui n'est pas plus profond que pour les adultes, puis on entasse des pierres au-dessus, en les disposant tout de suite de façon à former un petit tombeau, grossièrement parallélépipédique. On ne reviendra pas un autre jour pour compléter le tas de pierres.

Je vais un peu avant le coucher du soleil à la réunion mortuaire pour la fille de Behovelo qui est morte hier soir. Une vingtaine d'hommes sont assis devant la maison de Manandongo. Elle est toujours précédée de son abri, sous lequel se tiennent quelques hommes et femmes. C'est dans cette case qui, il y a quelques semaines, contenait le cercueil de son grand-père, que l'enfant a été mise, bien qu'elle soit morte dans une maison voisine. Le long de la haie sont déposées les deux pièces du cercueil, déjà terminées. Un groupe d'hommes, parmi lesquels Fiadana, est parti ce matin chercher un arbre le long de la Manambovo, et ils y ont travaillé nombreux pour que le creusement soit terminé dans la journée.

L'enterrement aura lieu demain jeudi, dans l'après-midi. Le cercueil sera placé à l'intérieur du tombeau en préparation de Manandongo. C'est ce qui était déjà arrivé à Antanandava il y a deux ans. Le père de Fañanae, mort en janvier, avait été enterré en février. Quelques jours plus tard était morte une de ses petites-filles, âgée de treize ou quatorze ans, et elle avait été mise à côté de son grand-père, dans le tombeau qui n'en était encore qu'au rassemblement des pierres.

Tokoembelo me précise à ce sujet qu'on peut placer de nouveaux membres de la famille, adultes ou enfants, dans

un tombeau en construction ou dans un tombeau terminé depuis longtemps. Mais on ne le fera pas dans un tombeau terminé récemment.

Il n'y a pas eu de cadeau pour les hommes qui sont allés chercher le cercueil, me dit Fiadana ; seulement deux chèvres qu'ils ont emmenées pour le repas de midi. Habituellement, et pour le cercueil d'un adulte, continue-t-il, les hommes qui font partie de l'expédition, parfois lointaine, ne reçoivent rien individuellement ; mais, en plus des animaux qui fournissent la viande consommée pendant le voyage, on leur donne collectivement deux ou trois boeufs, ou même cinq ou six. Le nombre dépend de la richesse du défunt, mais aussi des liens de parenté : le cadeau est important si la recherche est menée par les habitants d'un village voisin, étrangers à la famille, réduit s'il s'agit des voisins du défunt. De ces bêtes, certaines peuvent être tuées, d'autres vendues, viande ou argent étant partagés entre les participants.

Jeudi 14 mars

Enterrement de Zeovange. Parce que c'était une enfant, la réunion au village est silencieuse. Aucune danse ni des femmes ni des hommes. Il y avait hier soir plus d'animation, paraît-il, grâce à une troupe de chanteurs de beko. L'assistance attend et attend jusqu'à quatre heures. C'est seulement alors que le cercueil quitte le village pour être emmené directement vers le tombeau (sans station intermédiaire en dehors du village, comme pour les adultes).

Son tombeau, ce sera donc celui de son grand-père Manandongo. A proximité se dressent maintenant trois maisons légères construites en longueur (Nord-Sud, ouvertes à l'Ouest), aux parois faites en tiges de maïs. La carcasse d'une quatrième reste à habiller. Le tombeau n'est encore

qu'un grand tas de pierres de huit mètres de diamètre. Les pierres les plus belles, plus ou moins parallélépipédiques, ont été mises de côté et forment tout autour un long cordon, attendant sans doute d'être incorporées aux murs. Ce sera un grand tombeau : j'entends parler de soixante pieds, ce qui ferait une bonne quinzaine de mètres de côté. Une charrette qui a dans l'après-midi apporté le couvercle du cercueil attend tout près avec son chargement.

Une cinquantaine d'hommes ont accompagné le cercueil sur la colline. Ils s'asseyent par petits groupes au Sud et au Sud-Ouest du tombeau. Seules des femmes de la proche famille ont suivi. Certaines vont prendre place derrière le cercueil (à l'Ouest de celui-ci), déposé une vingtaine de mètres au Nord-Ouest du tombeau au même endroit que celui de Manandongo. D'autres, qui portent parfois quelques ustensiles ou des provisions, se dirigent vers les petites maisons de maïs, édifiées une cinquantaine de mètres au Sud-Ouest du tombeau.

Pas d'attente. Tsiombotse, assis, se recueille devant le tombeau, tandis que des jeunes gens capturent un boeuf dans le troupeau qui attendait à quelque distance. L'animal est amené entre le cercueil et le tombeau, et est égorgé par Vondraza (oncle de Behovelo : il faut un homme de la famille). Tsiombotse recueille du sang sur un bouquet de feuilles de sakoa (le sakoa n'est pas impératif : on pourrait utiliser celles d'un autre arbre), et il va en secouer les gouttes sur la partie Nord-Ouest du tombeau de Manandongo. A cet endroit les pierres qui étaient entassées ont été déjà en grande partie enlevées, et il n'en reste sur le sol qu'une seule assise.

Dès que Tsiombotse est passé, des jeunes gens enlèvent cette dernière couche de pierres pendant que deux autres emmanchent deux fangaly. En même temps éclatent des coups de fusil et s'élève un choeur de lamentations.

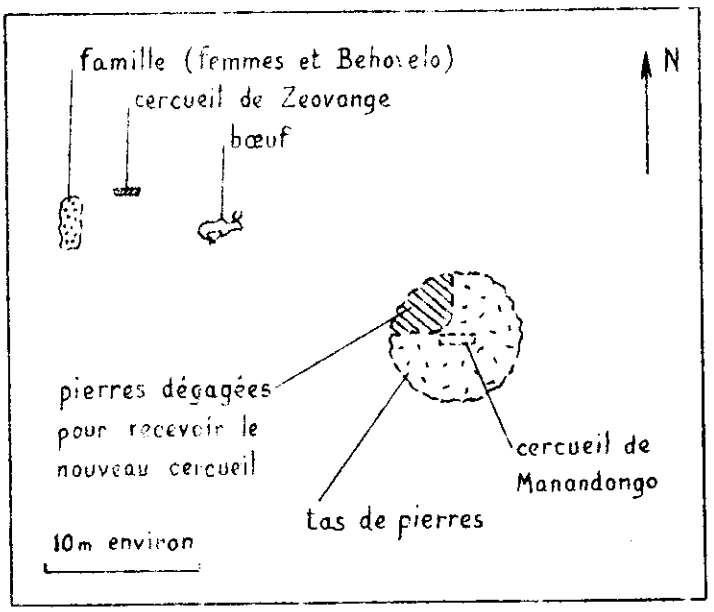

Fig. 14 : emplacement du nouveau cercueil

provenant de la famille massée près du cercueil, qui va durer une dizaine de minutes. Les voix des femmes, à plat ventre sous leur lamba, se mêlent, indistinctes. Celle du seul homme, Behovelo, est par moments assez nette : "O Aba... Veloma..." (O Père... au revoir...).

Dès que le sol a été mis à nu commence le creusement de la tombe, avec les deux fangaly et une barre à mine - en réalité fleuret de marteau-perforateur - venu d'où? - qui doit se trouver là pour l'extraction des pierres destinées au tombeau. Pendant ce temps, une quinzaine de femmes qu'on est allé chercher dans les maisons de maïs rassemblent les pierres à déposer sur le cercueil. La pierraille ne manque pas, partout répandue sur le sol, et dans un rayon de vingt mètres elles trouvent les blocs nécessaires et les apportent, posés sur la tête ou tenus au bout des bras tendus verticalement.

Des hommes dépècent le boeuf, d'autres vont chercher du bois et préparent un feu sur lequel un petit morceau de foie sera mis à cuire dès que celui-ci aura été atteint.

Lorsque la tombe paraît assez profonde, le cercueil y est apporté. La famille a suivi de loin : elle s'est déplacée en bloc de sept à huit mètres vers le

tombeau et a recommencé les lamentations. Le cercueil est mis en place, le couvercle posé, le tout est calé avec de grosses pierres disposées tout autour. Avec un des fangaly qui ont servi au creusement, un garçon, après avoir demandé s'il n'était pas fady de l'utiliser, met en pièces une termitière dont les morceaux sont apportés et déposés sur le couvercle. Puis on y jette à la main une partie de la terre provenant du creusement du trou. Et enfin les hommes terminent en entassant au-dessus les pierres apportées tout à l'heure par les femmes. Quand tout est fini, le soleil est tout proche de l'horizon. Seuls vont rester là à attendre ceux pour qui la viande de boeuf n'est pas fady.

J'ai posé deux questions à Tokoembelo :

- pourquoi seuls les hommes ont-ils mis les pierres en tas sur le cercueil? J'ai toujours vu se mêler pour cette ultime phase de l'enterrement hommes, femmes et enfants. Réponse : il n'y a pas de fady, les femmes auraient très bien pu y participer, mais sans doute étaient-elles fatiguées d'avoir déjà rassemblé ces mêmes pierres.

- pourquoi la termitière, que je n'avais encore jamais remarquée? Cela se fait toujours, me dit Tokoembelo, "c'est la coutume des ancêtres" : on dépose successivement sur le cercueil des fragments de termitière, de la terre ordinaire, puis les pierres. Il me dit aussi que dans la maison, le jour de l'enterrement, avant d'en faire sortir le cercueil, avant même de pratiquer dans la paroi Est l'ouverture par où il passera, on répand sur le sol du sable de la rivière.

CHAPITRE XXVII

JUILLET 1974 - MARIAGE DE KALASOA

" Depuis le mois de février un jeune garçon de
" Manalihara, Voasòro, quinze ans environ, s'inté-
" resse à Kalasoa. Tokoembelo a d'abord dit, ap-
" prouvé par l'intéressée, que Kalasoa était encore
" trop jeune pour se marier (elle doit avoir dans
" les treize ans). Mais Voasoro a montré de l'obs-
" tination et va en être récompensé. Fin avril, à
" l'occasion de l'enterrement du grand-père de
" Kalasoa (père de Zafenala), il avait passé une
" semaine entière auprès de Kalasoa et sa famille.

*
* *

Lundi 17 juin

Sindrekia était à la maison de bonne heure ce matin, accompagné par Voasoro, le soupirant de Kalasoa, que je n'avais pas revu depuis l'enterrement de fin avril. Sindrekia m'a dit ensuite que Voasoro était arrivé hier soir pour passer la nuit avec Kalasoa ; et aussi que Tokoembelo était maintenant d'accord sur le principe du mariage, dont il restait seulement à fixer la date.

Cet après-midi j'ai demandé à Kalasoa :

"Ton fiancé est venu te voir hier soir?

- Oui.

- Alors maintenant tu veux bien l'épouser?

- Je ne sais pas.

- Tu veux bien qu'il vienne dormir avec toi, et tu n'es pas sûre de vouloir l'épouser?

- Si, je le veux bien, mais ça dépend de Tokoembelo.

- Mais Tokoembelo n'est-il pas également d'accord, en disant seulement d'attendre encore un peu?

- Oui, c'est ce qu'il a dit.

Jeudi 4 juillet

Le mariage prochain de Kalasoa paraît maintenant être une chose acquise. Voasoro vient la retrouver de temps en temps le soir, avec la bénédiction de père et mère. Elle est encore bien petite fillette, bien qu'elle ait beaucoup grandi depuis quelques mois. Mais elle est jolie, avenante, et il n'y a rien d'étonnant à ce que Voasoro l'ait remarquée et paraisse y tenir si fort. Je lui ai demandé ce midi de me raconter son histoire.

C'est à l'enterrement de Manandongo, me dit-elle, en février, qu'ils se sont rencontrés pour la première fois, et dès ce moment Voasoro lui a demandé si elle voulait devenir sa femme. Elle a répondu qu'elle était encore trop jeune. Voasoro s'en est ouvert à Sandiry qui a dit que lui n'y voyait pas d'inconvénient, si Kalasoa elle-même le voulait bien.

C'est deux mois plus tard que Voasoro est venu à Analamahery d'abord seul, puis avec son père, pour faire une demande qui avait été repoussée. Tokoembelo m'avait exposé son sentiment : on pourrait en reparler plus tard, mais Kalasoa était encore trop petite pour le moment.

Cependant quelques jours plus tard Voasoro

accompagnait Tokoembelo et Kalasoa à l'enterrement du père de Zafenala et y restait toute une semaine, jusqu'à ce que Kalasoa elle-même reparte. C'est là, dit-elle, qu'ils ont pour la première fois passé la nuit ensemble. Et c'était aussi pour elle la toute première fois. Ordinairement, dit-elle, les filles de son âge ont leurs premières expériences à l'occasion des jeux du soir, ou bien les jours, ou plus exactement les soirs de marché.

Dimanche 7 juillet

C'est aujourd'hui le mariage de Kalasoa. Peu de monde va assister à son départ, seulement les quelques personnes présentes dans l'enclos, plus Soloantsoa, le fils de Tsarasene, de passage avec une charrette chargée de cornes qu'il est allé chercher à Andalatanosy ce matin.

Il s'agit des cornes de quinze boeufs qui ont été vendus à un boucher de Fort-Dauphin après l'enterrement, dans les derniers jours d'avril, du père et de l'oncle de Soloantsoa. Il y avait des bêtes données par la famille, et peut-être aussi d'autres provenant des troupeaux des défunts. Il était convenu avec le boucher que les cornes reviendraient pour être placées sur les tombeaux. L'argent provenant de cette vente, m'expliquait ce matin Tokoembelo, peut être employé à beaucoup de choses : il est destiné essentiellement à couvrir les frais de construction des tombeaux, mais il peut éventuellement être utilisé pour des achats de vêtements, ou même de nouvelles bêtes pour le troupeau, s'il reste de l'argent. En fait il peut servir à n'importe quoi sauf à l'achat de nourriture. Pas plus qu'on ne peut dans la famille manger la viande des boeufs dont les cornes iront sur le tombeau, on ne peut utiliser l'argent provenant de leur vente pour se procurer de la nourriture.

Soloantsoa est d'ailleurs soucieux. Sur les quinze paires de cornes, il en reconnaît bien dix comme provenant des boeufs qu'il a vendus, mais cinq viennent de boeufs étrangers. Il va sans doute devoir les jeter.

C'est vers deux heures et demie qu'arrive une femme de quarante-cinq ans environ, de la famille de Voasoro. Elle va d'abord chez Zafenala. A côté du grenier à provisions qui lui servait souvent de maison, Kalasoa prépare ses bagages. Elle est nattée de frais, et vêtue d'une robe blanche à impressions multicolores, confectionnée hier au marché d'Andalatanosy, qui lui descend au-dessous du genou. Cela la change de ses robes courtes habituelles. En venant me voir hier soir, elle en était toute gênée et osait à peine entrer : "C'est une robe de vieille femme", disait-elle.

Est-ce Kalasoa qui a demandé à la couturière une longueur aussi inhabituelle? La mode d'Outre-Mer est parvenue jusque dans l'Androy, et depuis deux ans toutes les jeunes filles sont très court vêtues. Et ce n'est pas l'état de mariage qui les oblige à changer de tenue. Zafesòa par exemple, la femme de Sandiry, ne porte que des robes encore plus courtes que celles de Kalasoa.

Mais nous allons changer de maison pour la cérémonie de la demande de la fiancée. Nous nous transportons dans celle de l'ancêtre, Ranomita, cette maison dans laquelle arrivent aussi toutes les nouvelles épousées, femmes des fils de Tokoembelo. J'ai demandé si je pouvais apporter le magnétophone, et j'entre avec mon attirail.

Nous nous installons, bien peu nombreux encore : Ranomita et la visiteuse adossées à la paroi Ouest, Sindrekia et Soloantsoa à la paroi Sud ; et moi à l'Est avec mon appareil. On attend encore Zafenala, Kalasoa,

Talilie. Elles arrivent enfin mais restent au dehors, Zafenala et Kalasoa devant la porte Sud-Ouest, Talilie devant la porte Nord-Est. Cependant elles font entrer les bagages qu'elles apportaient : un sac plein de vêtements, deux petits oreillers, un rouleau de nattes dont certaines ont été données à Kalasoa par des parents, enfin un pot gorogoro.

Tout le monde est prêt. C'est Sindrekia qui commence : il demande à la visiteuse, presque à mi-voix, le but de son voyage.

A voix plus basse encore, comme si elle se parlait à elle-même, lentement, elle répond :

"Tovontsòa (c'est le père de Voasoro) demande notre enfant. Voilà pourquoi je suis ici".

Sindrekia reprend : sa soeur est encore petite ; c'est le mariage qui la rendra grande, mais elle ne sait pas faire la cuisine, elle ne sait pas tenir la maison ; elle ne sait que s'amuser, elle est voleuse...

"Oui, je vois qu'elle est petite, reprend l'autre, mais merci à vous, ses père et mère, de nous la donner...

- J'arrive du kialo, dit Sindrekia. Notre père est parti, c'est moi qui le remplace.

Si elle casse vos marmites, renvoyez-la ici chez son père. Si elle abîme tout dans la maison, si elle est méchante, ramenez-la ici.

Mais il y a des choses que nous ne donnons pas : ses dents, ses yeux (c'est une formule consacrée, qu'on m'avait déjà indiquée au moment du mariage de Vonisoa). C'est cela seulement que nous ne donnons pas.

Si les parents du mari n'en veulent pas, ramenez-la ici chez son père.

- Car elle a un père et une mère", intervient Soloantsoa, et Sindrekia reprend aussitôt la phrase, puis il continue :

"Il ne faut pas la blesser si vous la battez

(ce qui sous-entend que si on la bat avec modération, parce qu'elle le mérite, il n'y a rien à y redire ; c'est ce qu'admet la coutume, du moins pour une femme adulte, que l'on considère comme pleinement responsable de ses actes, bons ou mauvais).

- Oui, nous ferons attention. Ce serait mal de la blesser. Le fils de Tovontsoa est gentil. Et Tovontsoa et Zoemàre (la mère de Voasoro) ne sont pas des enfants, ils n'agiraient pas ainsi.

- Voilà, c'est tout. Nous ne vous donnons pas la permission de la battre. Zoemare n'est pas une étrangère, c'est la mère de Kalasoa. Tovontsoa est son père. Tokoembelo n'est plus son père, c'est Tovontsoa qui est son père, et Zoemare sa mère".

Ranomita intervient :

"Son père ne doit pas faire cela. Un simple d'esprit agirait ainsi, mais son père ne doit pas la battre.

- Il ne le fera pas, répond la visiteuse. La coutume est de prendre soin de la fille que l'on vient chercher.

- Mais elle ne saura pas faire la cuisine pour son mari, reprend Sindrekia comme au début. Elle est petite. Elle ne sait pas combien le mariage est une chose sérieuse. Elle ne saura pas donner de l'eau à son mari lorsqu'il arrivera. Voilà tout ce qui fait qu'elle est petite.

- Elle n'aura pas encore de maison, mais partagera celle du père et de la mère.

- Mais faites attention à elle... à ses yeux... à ses dents...".

Kalasoa, qui était toujours à la porte, entre alors et s'assied au milieu de la pièce, au centre du cercle des interlocuteurs adossés aux murs, tandis que Soloantsoa rappelle une fois encore que c'est une enfant qui ne connaît rien et ne sait pas que le mariage est une chose

sérieuse. Sindrekia continue, s'adressant alors à Kalasoa, placée juste devant lui, mais lui tournant d'ailleurs le dos :

"Tu vas partir chez les Afondriambita. Si ton mari te dit : va chercher les chevreaux, tu y vas. S'il te dit : occupe-toi des boeufs car moi je pars au marché, tu les surveilles.

- Tu t'occupes des agneaux, des veaux", ajoute Ranomita. Sindrekia reprend :

"Tisse des nattes quand tu seras là-bas. Si les filles non mariées viennent te dire : allons jouer avec les tambours, si elles te disent trop souvent : allons au marché... tu n'y vas pas, tu ne dois pas faire cela. Tu dois aimer ton mari, car on ne t'a pas obligée à conclure ce mariage.

Si tu veux suivre les tambours, si tu veux aller au marché, tu dois demander la permission à ton mari, et ne pas y aller s'il ne le permet pas.

Si vous vous disputez, ne dis pas : je suis encore une enfant. Tu es mariée, tu n'es plus une enfant.

Voilà ce que j'avais à te dire".

Ranomita s'adresse à moi : "Dis aussi quelque chose". Et je termine donc la série : "Je vous donne ma petite soeur, mais prenez-en soin. Car elle est petite. Prenez garde qu'elle reste en bonne santé. Voilà ce que je vous dis".

Les discours sont terminés, il est temps de partir. On attache ensemble les deux oreillers et le sac qui contient les vêtements de Kalasoa. On remplit à moitié le pot d'une eau puisée dans la réserve de Ranomita. On fait passer les paquets dehors, puis Kalasoa et la visiteuse sortent. Avec Talilie, elles prennent leurs charges, et sans se retourner, sans même dire au revoir, elles partent en file indienne.

La parente de Voasoro marche devant avec le rouleau de nattes. Talilie la suit, sur la tête le ballot constitué par le sac et les oreillers. Enfin vient Kalasoa, un lamba noué à la ceinture par-dessus sa longue robe blanche, portant seulement le pot avec l'eau.

L'ordre du cortège et les charges respectives sont rituels. Zafenala toujours à la porte, nous autres dans la maison, nous les regardons s'éloigner, sans bouger. Elles ont une heure et demie de marche, et ce n'est pas parce qu'elles risquent d'avoir soif en route que Kalasoa emporte de l'eau. Mais c'est la coutume : demain matin elle se lavera les mains et le visage avec cette eau qui vient du village de son père.

Lundi 8 juillet

Talilie est rentrée ce matin de Manalihara. Il était loin d'être le soir lorsqu'elles y sont arrivées hier, aussi se sont-elles arrêtées à la première maison du village et elles y sont restées jusqu'au crépuscule. Beaucoup de monde les attendait chez Tovontsoa, le père de Voasoro : quinze personnes dans la maison, dix dehors. Pour les repas, on a tué un poulet, puis une chèvre. Il y avait du toaka pour les hommes.

CHAPITRE XXVIII

JUILLET 1974 - DIVORCE

" Vers la mi-juillet, Sindrekia a renvoyé sa
" première femme Tonaze, alors qu'ils se trou-
" vaient au kialo de Tsiabà. Conformément à la
" coutume la fille de Tonaze, qui va avoir deux
" ans, quittera sa mère pour aller vivre chez son
" père Sindrekia dès que cela sera jugé possible,
" c'est-à-dire d'ici un an peut-être. Tonaze com-
" mence une seconde grossesse. Il est entendu que
" l'enfant qu'elle porte sera également à Sindrekia.

*
* *

Lundi 29 juillet

Arrivée ce soir de Tonaze, venant de chez son père, à Mikoboke, avec sa fille et une jeune soeur. Elle vient seulement chercher ses affaires, c'est-à-dire surtout ses nattes, et elle repartira dès demain matin. Je l'interroge sur la cause de son divorce. Non, il n'y a pas eu de grande dispute avec Sindrekia, mais il lui a seulement dit qu'elle pouvait repartir chez son père. Elle parle très calmement, comme toujours. Je lui dis : "Cela doit te donner du souci".

Elle répond, sur le ton égal qui est le sien : "Cela ne fait pas de souci, c'est notre coutume à nous les Tandroy".

Si elle a pu éprouver quelques difficultés, c'est uniquement quant au choix de la date de son départ. C'est le samedi 13 qu'elle avait quitté Tsiabà pour Mikoboke.Mais son père lui a dit que c'était un mauvais jour pour partir ainsi. Le lendemain dimanche elle est donc retournée à Tsiabà et elle y a repris possession de sa maison. Le bon jour pour partir était le vendredi suivant, mais Tonaze aurait voulu attendre le retour de Tokoembelo, absent depuis une semaine. Le vendredi soir elle a donc quitté et sa maison et Sindrekia, mais seulement pour s'installer dans la maison de Limberaza. Elle y est restée deux jours ; et puis Tokoembelo n'apparaissant toujours pas, elle est partie pour Mikoboke le dimanche.

Mardi 30 juillet

(de passage à Ankara, je vais voir des amis)

... On m'invite à entrer, à manger, et nous parlons. Nous parlons de Sindrekia et de Tonaze, et je pose quelques questions au sujet de leur séparation. C'est Sindrekia qui a pris l'initiative de la rupture. Si Tonaze ne l'avait pas acceptée, que se serait-il passé? Apparemment, on n'envisage pas que pareil cas puisse se présenter.

Et si c'était Tonaze qui avait voulu mettre fin au mariage? Si Sindrekia acquiesçait, la séparation se faisait sans histoires. Dans le cas contraire, le mariage ne peut être dissous. Même si l'épouse n'habite plus chez lui, le mari peut refuser pendant des années de considérer comme rompu leur mariage ; sa femme n'est pas libérée, et ne peut se remarier ailleurs.

CHAPITRE XXIX

AOÛT 1974 - DEUIL ET CHEVEUX COUPES

" Après un décès, les hommes de la famille
" laissent pousser barbe et cheveux. Ils les cou-
" peront juste après l'enterrement, ou un peu plus
" tard, le jour où l'on délimitera l'emplacement
" du tombeau (le maçon mesure la longueur des murs
" à bâtir et plante des piquets aux angles ; c'est
" une cérémonie, faite au jour fixé par un ombiasa,
" et au cours de laquelle on tue un boeuf). Les
" femmes coupent également leurs cheveux après
" l'enterrement ou lors de la délimitation du tom-
" beau (ce dernier cas est le plus fréquent), ou
" parfois le jour où les vatolahy sont dressées.
" Après la coupe des cheveux, hommes et femmes
" portent la petite coiffe conique, sans bord,
" qu'on appelle "satrobòry" ("chapeau rond").
" Resihòa, père de Zafenala, est mort à la
" mi-février et a été enterré à la fin d'avril der-
" nier. Divers contretemps ont retardé la mise en
" construction du tombeau. Je retrouve Zafenala
" qui était partie il y a deux semaines pour la
" cérémonie de délimitation.

*

* *

Samedi 10 août

... Zafenala porte donc maintenant le "satrobory", la coiffe conique qu'elle avait achetée au marché il y a longtemps déjà. La cérémonie de prise des mesures pour le tombeau de Resihoa a eu lieu jeudi de la semaine dernière. Le tombeau mesure cinquante pieds de côté ; le salaire du maçon sera de 23.000 francs.

Un boeuf a été tué, et on a fait un "soro", invocation. Ensuite, au village, on a coupé les cheveux des femmes, les cheveux et la barbe des hommes, les ongles des mains et des pieds de tout le monde, et le tout a été mis dans une soubique qui est déposée dans la case de Resihoa et brûlera avec elle le jour de l'inauguration du tombeau. Et puis tout le monde a pris le satrobory, à l'exception de Làmb-, le lycéen, qui a eu ses cheveux coupés mais a été dispensé de la coiffure.

Pour les femmes cependant, une petite mèche prise sur l'occiput avait été mise de côté. Chacune s'en était confectionné un bracelet, à porter à n'importe quel poignet. Mais dès le lendemain tous les bracelets ont été déposés dans le grand tamarinier situé à l'Est de la maison de Resihoa.

La robe noire que Zafenala porte depuis la mort de son père s'en va en lambeaux. Elle peut en racheter une neuve, mais ne peut raccommoder la vieille avant que soit terminé le tombeau de Resihoa. Quant au satrobory elle le gardera pendant deux ou trois ans. Elle le porte en permanence. Il ne lui est pas possible de sortir sans lui, et elle l'enlève seulement pour dormir. Tout au plus lui est-il permis de l'ôter quelques instants dans la maison, ce qu'elle fait par exemple pour me montrer son crâne tondu.

CHAPITRE XXX

FEVRIER 1975
CONFIRMATION DU MARIAGE DE KALASOA

Mercredi 5 février

Arrivée cet après-midi de Kalasoa et Voasoro. Ce dernier vient me dire qu'il amène à Tokoembelo le "tìlike", l'animal qui confirme son mariage avec Kalasoa, en l'occurrence un bouc castré. Juste avant le mariage, en juillet dernier, il avait donné le "sonìa", un jeune boeuf qui avait été amené directement au kialo de Tsiabà, venant de son propre kialo.

Jeudi 6 février

Kalasoa et Voasoro sont repartis ce matin pour Manalihara, mais Voasoro était à nouveau ici dans l'après-midi : il venait voir, m'a-t-il dit, si le boeuf qu'il emmenait ce matin n'était pas revenu à Analamahery, car il s'était enfui dès son arrivée à Manalihara. Quel boeuf? C'est plus exactement une jeune génisse que son beau-père Tokoembelo lui a donnée en échange du tilike, cadeau en retour qui s'appelle "tàndra".

J'ai demandé des explications à Tokoembelo. D'abord, dit-il, ce n'est pas un, mais deux boucs castrés que Voasoro aurait dû donner pour le tilike. Mais peu importe. Quant au tandra, il est à peu près toujours retourné par le beau-père

au gendre qui a amené le tilike. "Ce n'est pas moi qui décide cela, mais c'est la coutume très ancienne" dit Tokoembelo. Mais le don du tandra peut être différé. Lui s'en est acquitté le jour même où il recevait le tilike, mais il aurait pu attendre plusieurs semaines, voire plusieurs mois, sans être en faute. Dans tous les cas il s'agit obligatoirement d'une vache (le mâle n'est pas admis). Si le tandra n'était pas donné, il serait pratiquement impossible, le cas échéant, de défaire un mariage à l'initiative de la femme. Or Tokoembelo ne veut pas que Kalasoa soit ainsi prisonnière. Il a donné le tandra pour que, si un jour Kalasoa ne s'entendait plus avec son mari, elle puisse le quitter sans trop de difficultés.

Sonia, tilike, tandra. Il y a encore une quatrième et dernière étape, dans les mouvements d'animaux à l'occasion d'un mariage : le jour où la femme a son premier enfant, le beau-père donne à son gendre un boeuf ; mâle ou femelle, cela n'a pas d'importance cette fois, mais il semble que la vache soit quand même davantage de mise, qu'elle passe pour favoriser de nombreuses autres naissances. Le gendre n'a rien à offrir en retour, et ce don n'est pas renouvelé à l'occasion des naissances suivantes.

Et qu'en dit Sindrekia? Lorsqu'il avait conduit le tilike au père de Tonaze et au père de Vonisoa, il avait chaque fois reçu le tandra, comme il se doit. Mais le pourquoi du tandra? Si je comprends bien, c'est entre les deux familles un lien supplémentaire, après le sonia et le tilike, sans parler de la femme elle-même. Mais il entraîne aussi des conséquences pratiques. En cas de décès dans sa belle-famille, un gendre doit donner un boeuf lors de l'enterrement. Il y serait peu enclin s'il n'avait pas reçu le tandra ; un peu par réciprocité à rebours : "Tu ne m'as pas donné de boeuf, je ne t'en donne pas non plus" ; peut-être aussi parce qu'il se sentirait peu lié

à la famille de sa femme.

Je donne à Sindrekia la raison avancée par Tokoembelo : faciliter un éventuel divorce à l'initiative de la femme. C'est vrai, confirme-t-il. Mais cela ne veut pas dire que la séparation soit aisée à obtenir, même dans ce cas, si le mari s'y oppose. Car évidemment si la femme demande le divorce et si le mari l'accepte, tandra ou pas tandra, il n'y a aucune difficulté.

Dans le cas contraire (le mari refuse la séparation demandée par sa femme), il faut au moins que le père de l'épouse entre dans les vues de sa fille. S'il lui ordonne de rester chez son mari, il n'y a pour elle vraiment rien à faire. Si le père trouve bonnes les raisons qu'a sa fille de vouloir quitter son mari, mais s'il n'a pas autrefois donné le tandra, il ne peut rien entreprendre. S'il a donné le tandra, il peut au moins engager les négociations avec le père du mari. L'affaire n'est pas facile, et l'est d'autant moins que les conjoints sont des adultes plus âgés. S'ils sont très jeunes, comme Kalasoa et Voasoro par exemple, on peut plus aisément passer outre à une opposition résolue du mari, à condition encore que le père soit plus accommodant que le fils. Suivant les humeurs des uns et des autres, on peut parvenir à une séparation à l'amiable, ou avec en contrepartie un boeuf donné par le père de la femme. L'affaire peut même être portée devant le fokonolona à qui on demande de rendre un verdict. Peut-être n'aboutira-t-on finalement à rien si l'on se heurte à un refus absolu de la famille du mari. Mais au moins il est possible d'essayer, de parlementer, alors que cette possibilité n'existerait même pas si le tandra n'avait pas été donné.

CHAPITRE XXXI

MARS 1975 - BROUILLE CONJUGALE

" Kalasoa, fille de Tokoembelo, âgée mainte-
" nant de quatorze ans, est mariée depuis le mois
" de juillet dernier à Voasoro, un garçon de Mana-
" lihara (voir les chapitres 27 et 30).

*
* *

Lundi 10 mars

En fin d'après-midi, arrivée de Kalasoa, venant de Manalihara. Et c'est un retour définitif, son mariage est terminé. Voasoro l'a renvoyée ce matin à la suite d'une dispute. Elle n'en paraît d'ailleurs nullement affectée, et ce n'est sûrement pas une attitude. Elle paraît toute contente de se retrouver à Analamahery, et c'est en riant, comme à une bonne histoire, qu'elle me raconte les circonstances de son départ.

Ce matin donc, Voasoro lui a demandé de surveiller le troupeau de boeufs pour qu'il n'aille pas divaguer dans les champs des voisins. Lui restait dormir dans la maison. Or c'est souvent, très souvent que cela arrive, dit Kalasoa, qu'il reste dormir en demandant à d'autres de s'occuper

des bêtes. Cette fois Kalasoa n'a pas accepté, ils se sont disputés, et Voasoro lui a dit qu'elle pouvait retourner dans sa famille, ce qu'elle a fait incontinent en ramenant toutes ses affaires, qu'elle énumère en riant : les nattes, le pot gorogoro que je lui avais acheté, les cuillères...

Je lui dis que Voasoro a sans doute dit cela dans un mouvement de colère, qu'il viendrait peut-être la rechercher. "Non, c'est bien fini" dit-elle, manifestement sans aucun regret ni secret espoir de voir les choses se raccommoder. Voasoro l'avait pourtant longuement attendue, et avait fait preuve de beaucoup d'obstination pour l'obtenir. Lui est-il vraiment tout à fait indifférent, à elle, de voir ainsi se terminer ce mariage? Non, ça lui est parfaitement égal, répond-elle, et d'ailleurs "ça fait longtemps que nous étions mariés" (huit mois...) ; comme si une certaine indifférence, et donc un certain désir de changer, étaient devenus inévitables.

Zafenala arrive sur ces entrefaites, et son visage devient hilare en voyant Kalasoa assise sur le pas de ma porte. Son seul commentaire : "Ça ne dure pas longtemps, le mariage des enfants". Elle non plus, à coup sûr, ne conçoit aucun dépit de cette rupture.

Jeudi 13 mars

Tokoembelo vient me voir dans l'après-midi. La mère de Voasoro est là, arrivée dans la matinée, envoyée par son fils pour ramener Kalasoa à Manalihara. Mais lui n'est pas d'accord, il a refusé, après avoir d'ailleurs demandé son avis à Kalasoa. Elle ne veut pas retourner, dit-il ; elle trouve que Voasoro est méchant à l'égard de tout le monde, et même de ses parents (il a pourtant l'apparence d'un garçon doux et tranquille). Quant à lui,

Tokoembelo, il n'aime pas les manières de Voasoro, qui paraît l'éviter : lorsqu'il vient à Analamahery, il reste dans la maison de Zafenala si Tokoembelo est dans celle de Talilie, il va chez Talilie si Tokoembelo est chez Zafenala... Donc le mariage est bien terminé.

Je dis à Tokoembelo que cette facilité à défaire le mariage contre, maintenant, le désir du mari, cadre mal avec tout ce que j'ai vu jusqu'à maintenant. Mais il me rappelle ses propos d'il y a un mois à propos du tandra. Il a donné le tandra, donc ce doit être assez facile. S'il ne l'avait pas donné, il lui faudrait peut-être plaider sa cause devant une assemblée du fokonolona, mais il paraît assuré que même dans ce cas il parviendrait finalement à défaire le mariage.

Pourtant, on m'a souvent dit que si le mari ne l'acceptait pas, la dissolution du mariage à l'initiative de la femme était impossible, et j'en ai vu plusieurs exemples. C'est bien vrai dans le cas des adultes, dit Tokoembelo. Mais Kalasoa et Voasoro sont des enfants, et les parents peuvent dire leur mot. Pour lui donc, il n'y aura pas de difficultés.

Vendredi 14 mars

Ranomita, venant me voir ce midi, m'a appris que Kalasoa était repartie hier soir pour Manalihara avec sa belle-mère. J'ai interrogé Tokoembelo, qui me disait tout le contraire hier. Pas du tout, m'explique-t-il. Kalasoa n'a nulle envie de retourner chez son mari, que lui-même continue à ne pas aimer. Mais il a envoyé sa mère pour rechercher Kalasoa. Ce serait lui faire une trop grande honte que de la renvoyer seule ; on ne peut lui faire cet affront. Et c'est pourquoi il a demandé à Kalasoa de repartir. Celle-ci a d'ailleurs laissé chez Zafenala toutes

les affaires qu'elle avait rapportées lundi.

Et pour la suite? Si Kalasoa persiste à bouder son mariage, elle reviendra à Analamahery dans quelques jours ; puis elle suivra à nouveau à Manalihara sa belle-mère qui viendra la rechercher. Et ceci deux ou trois fois. Ensuite seulement or pourra parler sérieusement de mettre fin au mariage.

Il est vrai que j'ai déjà vu plusieurs fois de telles allées et venues entre Analamahery et les villages des pères de Talilie ou de Imaria, et que j'ai même été quelquefois le messager chargé d'aller redemander l'épouse envolée. Il n'y avait d'ailleurs dans ces cas nul désir de rupture, mais l'une ou l'autre pensait avoir de bonnes raisons de se plaindre de Tokoembelo. Tout rentrait dans l'ordre lorsque Tokoembelo avait donné un cadeau qui mettait fin à la brouille.

Dimanche 16 mars

Kalasoa est arrivée de Manalihara, mais y repartira dès demain en emmenant toutes les affaires qu'elle avait apportées lundi : Voasoro a su la reconquérir. Il n'est plus question de divorce, m'a-t-elle dit en riant de la même façon que pour m'annoncer leur rupture il y a une semaine.

Mardi 18 mars

Kalasoa, qui était arrivée dimanche et devait repartir hier à Manalihara, est toujours là. Hier matin, elle était prête à partir, disait-elle. Puis elle avait remis son départ d'heure en heure (elle faisait du tissage) jusqu'au soir. Et alors il était trop tard, elle partirait

le lendemain, avait-elle dit.

Ainsi, bien que toute brouille soit en principe effacée entre elle et Voasoro, elle ne paraît pas mettre trop d'empressement à le lui prouver. Et c'est Voasoro, sans doute inquiet, qui est arrivé ici tard hier soir.

J'ai été étonné de retrouver encore Kalasoa en arrivant cet après-midi d'Antanimora. Voasoro, m'a-t-elle dit, est parti à un enterrement assez loin vers le Sud. Comme il ne rentrera peut-être pas avant vendredi, elle ne l'attendra pas et rentrera demain à Manalihara.

Mercredi 19 mars

... Et Kalasoa est toujours là. Elle me le faisait remarquer tout à l'heure dans un grand éclat de rire.

Jeudi 20 mars

... Cet après-midi, Kalasoa a enfin regagné Manalihara.

CHAPITRE XXXII

NOVEMBRE 1975 - FIN DE VEUVAGE

" Le mari de Tsarasène, une des soeurs aînées
" de Tokoembelo, est mort en août 1973 à Antana-
" ndava et y a été enterré à la fin d'avril 1974.
" Tsarasene porte toujours le deuil, mais Tokoe-
" mbelo a jugé qu'il était temps d'y mettre un
" terme. Les préparatifs sont faits à l'insu de
" l'intéressée, qui doit se défendre d'accepter
" la fin de son deuil. Soloantsòa (garçon, plus
" de vingt ans), Sòra (garçon, vingt ans environ)
" et Kàrie (fille, dix ans environ), sont trois
" des sept enfants de Tsarasene. Tokoembelo est
" au kialo.

*

*

Jeudi 13 novembre

Ce n'est pas nous qui allons à Antanandava pour mettre fin au veuvage de Tsarasene, c'est Tsarasene qui vient ici : car la cérémonie ne peut être pratiquée au village du mari défunt, mais seulement au village du père. Limberaza a donc demandé à un camarade d'Analamahery

d'aller hier soir à Antanandava prévenir Tsarasene et Tsiampy, les deux filles de Ranomita, que celle-ci était malade et qu'elles devaient venir la voir.

Mais à quatre heures aujourd'hui, il n'y avait encore personne en vue. "Tsarasene a dû se douter de quelque chose, disait Limberaza, elle ne viendra pas". Et l'affaire ne peut pas être remise à n'importe quel jour. C'est l'ombiasa qui a choisi aujourd'hui. Si on y procédait un mauvais jour, ce serait fatal pour le nouveau mari de Tsarasene, si elle se remarie.

Mais enfin Tsarasene et Tsiampy sont arrivées à quatre heures et demie en compagnie de Karie. Sora était là depuis le midi, et Soloantsoa est apparu un peu plus tard. Ranomita couchée dans son lamba jouait la comédie, se plaignait d'être malade. La cérémonie aurait lieu au crépuscule, m'avait averti Limberaza.

Quand il a commencé à faire brun, j'ai porté à la maison de Ranomita des remèdes pour le bébé de Vosiàzo, la femme de Makemana, et, pour Ranomita elle-même, un calmant des douleurs d'estomac qu'elle prend souvent. Avec le feu pour seule source de lumière, il y avait dans la maison de Ranomita, Vosiazo et son bébé, Tsarasene elle-même un peu souffrante allongée le long de la paroi Sud, Soloantsoa, Limberaza et sa femme Fenomàre, Tsiampy. Certains mangeaient. Je suis entré aussi, j'ai mangé un peu de manioc, puis suis allé m'asseoir, côté Est, à côté de Limberaza et de Sora qui venait de rentrer dans la maison.

On parlait de choses et d'autres. Au bout d'un moment, Sora m'a discrètement fait signe de lui faire place, puis a poussé Limberaza vers la tête de Tsarasene allongée. L'acte essentiel, c'est d'ôter le chapeau de veuve, cette coiffure informe en étoffe noire portée rabattue jusqu'aux yeux. C'est Tokoembelo qui aurait dû le faire, mais à défaut, c'est Limberaza qui le remplace.

Brusquement les mains de Limberaza s'abattent sur la tête de Tsarasene qui pousse ur cri de surprise, puis, comprenant aussitôt, se met à pleurer en disant : "O Aba, O Aba..." "O Père, O Père...", interjection d'ailleurs courante, même dans les circonstances les plus anodines. Elle doit s'accrocher à son chapeau, puis à ses vêtements qu'il faut aussi lui enlever. La faible lumière du foyer n'éclaire que les dos de Limberaza, de Sora, et de Soloantsoa qui était dehors mais s'est précipité au premier tumulte. Fenomare sort rapidement d'un sac le lamba que j'ai donné, un autre apporté par les fils de Tsarasene, également neuf, et une robe neuve, à fond blanc avec de grandes impressions de fleurs rouges. On s'agite beaucoup dans l'ombre, le long du mur Sud. Tsiampy s'est jointe aux trois garçons pour enlever la vieille robe noire, envelopper Tsarasene dans les lamba neufs, lui passer la robe. Tsarasene, je ne l'aperçois à aucun moment, derrière ces dos mouvants, je l'entends seulement qui continue à pleurer en articulant quelques mots, surtout "O Aba..."

Dehors, devant la maison, Sambezafe tient le mouton amené de Tsiabà par Limberaza. Plus exactement, c'est un bélier, un jeune bélier (mais ç'aurait aussi bien pu être une brebis ou un mouton, ça n'a pas d'importance). Limberaza, Tsiampy, Soloantsoa restent devant Tsarasene maintenant immobile, mais pleurant toujours, tandis que Sora sort pour égorger le bélier. Il rentre peu après, apportant dans une calebasse du sang qu'il verse dans une autre, contenant un peu d'eau froide, puis s'approche du groupe. Je ne vois pas ce que fait Limberaza, mais il me l'a déjà expliqué et me le réexpliquera après : trempant le bout des doigts dans le mélange d'eau et de sang, il les passe sur la tête de Tsarasene. "Mampàndro lìo", il "baigne avec du sang" Tsarasene ; l'expression est sans doute trop forte, mais ensuite il y a un deuxième bain, plus réel, à l'eau, qui devrait avoir lieu dehors. Cependant

c'est seulement le premier, avec le sang, qui est important et doit être fait immédiatement ; l'autre peut attendre, et il n'aura pas lieu ce soir. Parce que Tsarasene n'a pas voulu sortir, me dit-on ensuite (et il est vrai que par la toute petite porte de la maison de Ranomita, il n'est guère possible de la passer de force, même si elle n'oppose que la simple force d'inertie). On n'a d'ailleurs pas dû insister beaucoup : au coucher du soleil, Limberaza et Sora venus à la maison pour se concerter s'interrogeaient sur l'opportunité du deuxième bain, car après la pluie de l'après-midi, il fait plutôt froid ce soir. Ce sera donc pour demain ; ce pourrait même être remis à un autre jour encore si Tsarasene s'y opposait demain.

Tsarasene continue à pleurer, mais d'une façon plus organisée, sur le mode chanté ressemblant aux lamentations lors des enterrements. Les mêmes morceaux de phrases reviennent souvent : "O mon père... O mes enfants... Je suis malade". "Ça va, c'est fini", lui dit de temps en temps Limberaza, resté près d'elle avec ses enfants et Tsiampy. Tsarasene continue cependant. "Ça va, tu devrais les remercier", dit à son tour, de temps en temps, Ranomita, "ça va, Tsarasene".

Tsarasene s'était redressée, ou on l'avait redressée, au moment de l'échange des vêtements. Je ne la vois pas dans l'ombre, derrière ceux qui l'entourent, mais elle avait dû conserver la même position, car : "Allonge-toi", lui dit Limberaza au bout d'une dizaine de minutes. Elle s'allonge, en continuant à pleurer, ou plutôt à se plaindre doucement, mais sans plus parler, pendant une ou deux minutes ; puis elle s'arrête, reste immobile. Pour aujourd'hui, tout ce qui devait être fait a été fait.

Lorsque je pars peu après, Sambezafe est en train de découper le mouton, assisté par trois chiens et Velosoa tenant un lumignon. Il m'apportera un morceau de viande un peu plus tard.

Vendredi 14 novembre

Sora et Soloantsoa sont repartis pour Antanandava dès hier soir. Tsiampy et Karie ont pris le même chemin au lever du soleil. Tsarasene, me dit Zafenala, est restée hier soir et reste encore ce matin allongée sans rien dire. Elle n'a pas voulu hier toucher au riz cuit par Zafenala.

Tsarasene ne doit plus porter les vêtements noirs qu'on lui a enlevés. Ils doivent être jetés. En fait, Ranomita conserve la robe, qu'elle pourra utiliser parce qu'elle-même n'est pas mariée et n'est plus susceptible de l'être. Seul le chapeau a été réellement jeté, dans le courant de la crue d'hier soir.

La fin du veuvage d'un homme donne lieu à un cérémonial de même nature. "Les coutumes malgaches sont dures, contraignantes", m'a-t-on dit plusieurs fois hier. Mais ces manifestations, ces refus d'accepter la fin d'un deuil, sont réservés aux seuls époux. Dans les autres cas, la cérémonie est identique dans son principe, mais aussi beaucoup plus simple. Ainsi, me dit Zafenala qui porte toujours le satrobory depuis la mort de son père, Tokoembato lui enlèvera ce chapeau un jour, mais elle ne sera pas tenue de s'en défendre. Il déposera aussi sur son crâne un peu de sang, mais il ne sera pas nécessaire de tuer un mouton pour cela, un poulet suffira.

C'est aujourd'hui qu'a lieu à Antanandava un grand sandratse auquel je dois aller avec Zafenala. Nous partons vers sept heures et demie avec les deux derniers enfants, Vakinaze et Miha, ce dernier, qui n'a pas encore trois ans, dans le dos de sa mère. En passant devant l'enclos de Monja, Zafenala me montre Ranomita accroupie devant une porte : elle est venue demander à une vieille femme d'aller sermonner Tsarasene, qui reste couchée au fond de la maison,

sans parler ni vouloir manger, de la persuader que ça suffit maintenant et qu'elle doit reprendre des activités normales.

Zafenala se récrie tout d'un coup : "Vakinaze, tu ne t'es pas lavé les pieds!". Je lui fais remarquer que l'eau a dû courir aussi hier dans l'Andranomena, que nous allons traverser un peu plus loin, et qu'il sera facile à Vakinaze d'y mettre bon ordre. Dans une flaque d'eau restée le long d'une pierre, Vakinaze et Miha vont donc se laver les jambes, se passer aussi un peu d'eau sur le visage. Pendant ce temps, Zafenala sur la berge avise une tortue, la quatrième que nous rencontrons en un kilomètre, mais beaucoup plus grosse que les précédentes. Postée derrière la tortue, Zafenala se penche, caresse la carapace de ses deux mains étalées, puis les pose à plat sur sa poitrine et les descend jusqu'au ventre ; et recommence plusieurs fois l'opération, passant à chaque fois ses mains d'abord sur la tortue, puis sur elle-même. Explication : lorsqu'il s'agit d'une grosse tortue comme c'est le cas, cela fait du bien aux femmes enceintes.

(Je rentre à Analamahery dans l'après-midi après la fin du sandratse)

Lorsque j'arrive à Analamahery, Ranomita me dit que Tsarasene n'est plus là ; ses deux beaux-frères d'Antanandava sont venus la chercher. Auparavant on l'a baignée, à côté de la case de Ranomita, et Vosiazo lui a coupé les cheveux. C'était d'ailleurs la dernière fois, et maintenant elle pourra les laisser repousser normalement

CHAPITRE XXXIII

NOVEMBRE 1975
LES HAUTS ET LES BAS D'UN MARIAGE

" Kalasoa, quatorze à quinze ans, est mariée
" depuis juillet 1974 à Voasoro, un garçon de Ma-
" nalihara (voir chapitres 27 et 30). Une brouille
" passagère les a séparés pendant quelques jours
" en mars 1975 (chapitre 31). Kalasoa a quitté à
" nouveau son mari en août 1975 et depuis, elle
" déclare que le mariage est bien fini. Voasoro
" est venu plusieurs fois la chercher à Analama-
" hery fin octobre et début novembre, mais elle a
" refusé de le suivre. Il s'est ensuite rendu à
" Tsiabà, mais n'a pu obtenir de Tokoembelo et ses
" fils qu'ils réactivent son mariage. Il a alors
" envoyé à Analamahery un homme âgé de sa famille,
" le dimanche 9 novembre, pour demander que Kala-
" soa redevienne sa femme. Tokoembelo qui venait
" de rentrer de Tsiabà a refusé sur le fond, mais
" a néanmoins fait partir Kalasoa à Manalihara
" avec le mandataire de son mari (on ne pouvait
" lui faire l'affront de le laisser repartir seul),
" étant bien entendu avec l'un et l'autre que Kala-
" soa devait revenir à Analamahery dès le lendemain
" lundi. Or Kalasoa, une semaine plus tard, n'a pas
" encore reparu.

*

*

Lundi 17 novembre

En fin d'après-midi, Limberaza me demande d'aller à Manalihara chercher Kalasoa : il repart demain matin pour Tsiabà, emmenant les chèvres, et il veut auparavant lui parler (les chèvres vont partir à Tsiabà parce que Sambezafe les surveille mal : elles vont souvent dans les champs des uns ou des autres, et cela fait des histoires).

Tokoembelo et Sindrekia et lui-même n'aiment pas Voasoro, me dit Limberaza. Voasoro boit du toaka, puis reste à dormir toute la journée à la maison, tandis que Kalasoa doit aller garder les boeufs ; c'est ce qu'elle a fait encore ces derniers jours Une seule chose intéresse Voasoro : aller se promener au marché. Tokoembelo et ses fils sont contre ce mariage, et lui, Limberaza, doit avant de repartir à Tsiabà parler à Kalasoa.

Je lui dis que je comprends mal ce qui se passe : Kalasoa aussi dit qu'elle veut rompre, et d'ailleurs elle a quitté Manalihara pendant plus de deux mois. Maintenant toute sa famille la soutient fermement. Alors pourquoi n'est-elle pas rentrée à Analamahery lundi dernier comme c'était prévu? "Elle l'aime", répond Limberaza laconiquement.

Je lui fais remarquer qu'il peut facilement aller lui-même parler à Kalasoa demain en repartant pour Tsiabà, car son chemin ne passe pas bien loin de Manalihara. Il paraît que non, que le détour est trop grand, et d'ailleurs Kalasoa aurait sans doute déjà quitté le village avec les boeufs. Mais si c'est moi qui viens ainsi lui reprendre Kalasoa, Voasoro sera fâché contre moi? "Il ne sera pas fâché. Ce n'est pas toi qui la fais revenir, c'est moi. Toi, tu ne fais que l'amener".

Il me dit encore de ne pas en parler à Ranomita :

elle est la seule à être restée favorable à Voasoro.

Je pars donc peu après à bicyclette pour Manalihara. Ce n'est pas loin, six kilomètres. Je trouve Kalasoa dans la première maison, mais Voasoro arrive aussitôt. Quand un peu plus tard nous nous dirigeons tous trois vers la maison de Tovontsoa, le père de Voasoro, je fais comme m'a dit Limberaza : je tire Kalasoa à part en m'excusant auprès de Voasoro, et je lui dis seulement que Limberaza lui demande de rentrer avec moi parce qu'il veut lui parler avant de partir demain pour Tsiabà. Puis nous continuons nos visites. Je vais dire bonjour également à Sambetòe, petite-nièce de Tokoembelo mariée aussi à Manalihara dans la famille de Tovontsoa, qui a accouché d'une petite fille il y a un mois à la maternité d'Antanimora.C'est l'heure de la traite, et Voasoro qui connaît mes goûts me trait une demi-calebasse de lait à boire sur-le-champ. Il me demande de revenir un autre jour pour écrire sur trois cahiers la liste des boeufs de Tovontsoa, comme doivent le faire maintenant tous les propriétaires de boeufs. Tokoembelo est déjà en règle,et je prends rendez-vous avec Voasoro pour après-demain mercredi.

Puis je pars avec Kalasoa, qui se justifie dès que nous sommes hors du village. Elle voulait rentrer lundi, mais le grand-père de Voasoro la surveillait. Elle pensait pouvoir le faire mardi, mais elle a été prise par une nouvelle crise de "doàny"[1] qui vient juste de prendre fin. Après une semaine où elle ne pouvait boire que de l'eau, elle n'a recommencé à manger que ce matin (elle m'avait paru fluette en effet). L'ombiasa qui s'occupe d'elle est venu. Hier soir on s'est réuni pour une séance de traitement, avec musique et battements de mains.

1. doàny : comportement anormal que l'on rapporte aux phénomènes de possession, apparu depuis peu dans l'Androy (il y existe très anciennement d'autres formes de possession) ; entraîne le recours à un ombiasa spécialisé.

Je lui demande quelle explication à son départ elle venait de donner à Voasoro. Aucune : elle a seulement dit qu'elle avait à faire à Analamahery. Que fera-t-elle ensuite, va-t-elle revenir à Manalihara? Il n'en est pas question, et puisque j'y retourne après-demain, elle me demande de rapporter sa natte en cours. Il n'y a rien d'autre à elle au village de Voasoro.

Mais que dirai-je, moi, mercredi? Rien, ou plutôt, seulement qu'elle ne veut pas revenir ; je n'ai pas à donner d'autres explications. Elle parle avec une parfaite insouciance, ne se préoccupant nullement de ce qu'on pensera chez Voasoro, et en tout cas pour le moment, manifestement l'esprit léger et heureuse de rentrer à Analamahery.

Nous arrivons au crépuscule. Kalasoa part vers la maison de Zafenala, moi je vais m'occuper de ma cuisine. Mais une demi-heure plus tard, Kalasoa vient me trouver. Elle n'a pas l'air vraiment triste, mais au moins songeur. Et elle m'explique. Limberaza lui commande de retourner dès demain à Manalihara, et d'y rester désormais. Il est très fâché parce qu'elle n'était pas rentrée lundi dernier comme c'était prévu, et il n'est pas le seul : il n'est que le porte-parole de Tokoembelo. "Tu n'es plus ma soeur", lui a-t-il dit.

J'interroge Kalasoa. Elle, que veut-elle vraiment? "Je ne veux pas retourner avec Voasoro. Je ne partirai pas". Je ne sais pas si c'est la meilleure tactique, elle-même disant que Tokoembelo lui commandera la même chose, s'il rentre à Analamahery. Mais je voudrais avoir les explications de Limberaza. "Il est dans la maison de Ranomita, il dort". Tant pis, je le réveillerai s'il le faut.

Nous partons. Je laisse Kalasoa chez Zafenala et vais voir chez Ranomita. Limberaza ne dort pas, sort, m'accompagne jusqu'à la maison, et m'explique.

Le doany? Oui, c'est vrai, il le sait, Kalasoa a

eu une crise, mais pas très forte, par moments seulement. La preuve, c'est qu'on l'a vue s'occuper des boeufs. Elle aurait parfaitement pu rentrer à Analamahery si elle l'avait voulu, et elle ne l'a pas voulu.

Or, lorsque Tokoembelo avait renvoyé Kalasoa avec celui qui venait la chercher, l'autre dimanche, c'était bien convenu avec le messager comme avec Kalasoa : ce n'était pas pour qu'elle redevienne la femme de Voasoro, et elle devait rentrer dès le lendemain. L'ordre était formel. Elle ne l'a pas suivi.

Tokoembelo, Limberaza et Bindrekia en ont parlé à Tsiabà et sont entièrement d'accord. Tous trois,à en croire Limberaza, abhorrent ce mariage,et il me rappelle quelques griefs supplémentaires à l'encontre de Voasoro. Il y a en particulier l'incident du lamba de Tomàna, fils de Tsiampy. C'était lors de la dernière visite de Voasoro à Analamahery, au début du mois. Il avait remarqué un lamba qui séchait à côté de la maison de Zafenala. C'était le lamba de Tomana, que celui-ci avait demandé à Kalasoa de laver - service on ne peut plus normal entre cousins. "A qui est ce lamba?", avait demandé Voasoro d'un air soupçonneux. Il ne s'était pas contenté des explications de Zafenala, avait porté le lamba à Ranomita pour en obtenir d'autres, en disant que Kalasoa le trompait. Dans un pays où la chose ne tire pas tellement à conséquence lorsqu'elle est réelle, je ne pensais pas qu'en exprimer simplement le soupçon pût être tellement grave, et je n'y avais pas apporté beaucoup d'attention. Mais Tokoembelo en avait fait un cas de rupture de mariage. Peut-être n'était-ce qu'un prétexte, grossi à plaisir pour soutenir Kalasoa dans son désir de divorce. Tout de même, m'avait précisé Tokoembelo, si cette petite dispute entre Voasoro et Kalasoa s'était passée à Manalihara dans la maison de Voasoro, il n'y aurait rien à en dire, mais il n'était pas tolérable que Voasoro vienne

chercher querelle à Kalasoa dans la maison de son père.

Et puis, dit encore Limberaza, à l'occasion d'un enterrement dans sa famille il y a quelques mois, Voasoro s'est plaint de ce que le don de Tokoembelo était vraiment réduit, ce qui est une injure grave. Kalasoa sachant tout cela, ayant reçu l'ordre de revenir à Analamahery et n'étant pourtant pas rentrée, c'est aussi au nom de Tokoembelo et de Sindrekia que Limberaza lui a dit : "Tu as choisi de rester à Manalihara. Tu as trouvé un nouveau père là-bas. Mais ici tu n'as plus de père, tu n'as plus de frères, tu n'as plus aucune famille. Tu n'es plus notre fille. Tu as choisi d'avoir un autre père, tu dois repartir chez lui et désormais y rester".

Que dit Zafenala? La même chose, affirme Limberaza : "C'est notre coutume". Il a l'air vraiment monté contre Kalasoa, parle fort, avec brusquerie,et il ne semble pas possible de discuter avec lui. Et puis, si "c'est la coutume", que dire? La pauvre Kalasoa va-t-elle être ainsi rejetée, reniée à jamais par sa famille? Le châtiment me paraît énormément disproportionné à la faute, si faute il y a. Mais si Kalasoa refusait de repartir à Manalihara, ça ne ferait pour le moment que grossir le conflit. Il vaut sans doute mieux qu'elle s'en aille. Mais je pose la question à Limberaza : "Et si plus tard elle revenait, que feriez-vous alors?". Limberaza répond sans hésiter : "Oh alors tout va bien, nous l'accueillerons, même si elle revient dans une semaine, même dans trois jours, même dans deux jours, après-demain. Mais il faut que demain elle reparte d'abord à Manalihara".

Je respire. Cela peut tout de même s'arranger sans trop de mal. Mais je continue à interroger Limberaza sur ce qui se passera avec Voasoro si Kalasoa revient à Analamahery. Voasoro viendra la redemander, offrira un boeuf. "Mais ils peuvent amener deux boeufs, cinq boeufs, nous ne les prendrons pas, nous ne voulons plus leur donner Kalasoa".

Je remercie Limberaza de m'avoir éclairé sur les coutumes. Il s'en va, sous un beau clair de lune, et quand de loin je l'ai vu disparaître dans la maison de Ranomita, je vais chez Zafenala rechercher Kalasoa. Elle me suit à la maison. Je lui demande d'abord si Zafenala lui a parlé, ce qu'elle en dit : "Elle dit la même chose que Limberaza, que maintenant je dois rester à Manalihara". Zafenala, c'est tout de même sa mère ; pourtant Kalasoa a un air sérieux, mais non pas affligé comme on aurait pu s'y attendre. Peut-être pense-t-elle que ce ne saurait être une décision définitive, et qu'on trouvera un moyen de s'en tirer. En tout cas, quand je lui répète les propos de Limberaza, elle ne semble pas trop étonnée, et dit tout de suite : "C'est cela que je vais faire : je repartirai demain à Manalihara, mais je reviendrai vite, vendredi peut-être".

C'en est fini pour ce soir de tous ces conciliabules. Mais ils ont tout de même duré longtemps : il est près de neuf heures quand Kalasoa repart.

Mercredi 19 novembre

Je suis allé ce matin comme c'était convenu à Manalihara, où Kalasoa était repartie hier matin en disant à Zafenala qu'elle reviendrait vendredi. J'ai écrit sur trois cahiers la liste des boeufs de Tovontsoa, le père de Voasoro. Je n'ai guère vu Kalasoa. Je la trouve lorsque j'arrive dans la maison de Sambetoe, où je passe seulement leur dire bonjour. Lorsque je m'en vais, elle n'est plus là, partie chercher des remèdes végétaux pour Sambetoe.

Mais Voasoro me fait un bout de conduite pour me parler à part. Dès que Tokoembelo, dont le retour est prévu pour la fin de la semaine, sera arrivé, il lui rendra visite avec Kalasoa afin de s'expliquer et demander que soient oubliés les torts qu'il a pu avoir à l'égard de son

beau-père. Pour lui, apparemment le mariage est maintenant rentré dans l'ordre, et ce qu'il dit sous-entend que Kalasoa est d'accord pour effectuer cette démarche commune. Lui en a-t-il vraiment parlé, et si elle approuve, que veut-elle finalement et où ment-elle, à Manalinara ou à Analamahery? On le saura bientôt, selon qu'elle reviendra seule vendredi, ou quelques jours plus tard en compagnie de Voasoro.

Jeudi 20 novembre

En fin de matinée, apparition de Vakinaze qui me dit : "Où est l'image de mon enfant?". C'est ainsi qu'elle demande un petit catalogue de jouets que j'ai rapporté de France parce qu'il est très joliment illustré. Il a beaucoup de succès ; au début, c'est plusieurs fois par jour que les enfants, Vakinaze en tête, venaient me le réclamer. Si elle a trouvé cette formule pour le désigner, c'est qu'il y figure un ours en peluche blanc tout à fait semblable à celui que je lui ai donné il y a un mois. Elle l'a souvent dans les bras, ou attaché dans son dos avec un lamba. Elle me faisait remarquer tantôt qu'elle avait des seins : pointant sous sa robe et y tenant je ne sais comment, ce sont deux fruits de sakoa (gros comme des noix), qu'elle y avait glissés, m'a-t-elle dit.

Vers cinq heures, je vais à la porte de la cuisine de Zafenala pour faire un peu de conversation. Déposant sur quelques braises, en étoile, des éclats de bois sec qu'elle détache d'une vieille branche, Zafenala allume son feu. Je veux lui parler des décisions de lundi soir concernant Kalasoa. Tokoembelo, me dit-elle, est fâché avec Voasoro parce que celui-ci parle mal de lui, paraît-il. Mais je voudrais surtout qu'elle m'éclaire sur ce qu'elle-même a dit à Kalasoa.

"Oui, je lui ai dit aussi qu'elle n'était plus ma fille, qu'elle devait maintenant rester à Manalihara.

- Tu es sa mère, tout de même. Ça ne te fait rien de rejeter ainsi ta fille?

- Mais je ne veux pas la rejeter.

- Pourtant tu le lui as dit. C'est en paroles seulement?

- Oui, en paroles seulement" dit-elle en riant.

Ainsi, c'était beaucoup de bruit pour rien. Je m'y attendais bien un peu. Certes Limberaza était fâché, et fâchés à Tsiabà Tokoembelo et Sindrekia. Mais tout en parlant et agissant ainsi que l'exigeait la coutume, Limberaza devait bien savoir qu'il ne risquait guère de provoquer une séparation définitive, comme je l'avais d'ailleurs bien vu à ma dernière question. Et Zafenala j'en suis sûr avait franchement l'impression de jouer la comédie. J'aime mieux que ça se passe comme cela : que les formes soient sauves mais que l'on reste unis.

Et Zafenala continue : "Mais Kalasoa vient d'arriver : regarde là-bas". En effet, sous le sakoa de Ranomita, Kalasoa est en train de piler sans doute du maïs en compagnie de Vosiazo. Je ne l'avais pas vue. Kalasoa est revenue attendre Tokoembelo, me dit Zafenala. Quand Tokoembelo sera là, Voasoro lui offrira une chèvre pour effacer ses torts, et le mariage reprendra son cours normal. Je demande :

" Mais Tokoembelo acceptera la chèvre?

- Oui, il l'acceptera, et Kalasoa pourra retourner dans son mariage.

- Et Kalasoa l'accepte elle aussi?

- Oui, elle veut bien aussi".

Ce n'est pourtant pas ce que disait Limberaza en ce qui concerne les sentiments de Tokoembelo, ni ce que disait Tokoembelo lui-même quand je l'ai reconduit l'autre lundi ; ni non plus ce que dit de ses propres sentiments,

depuis longtemps déjà, Kalasoa - qui d'ailleurs en quittant Manalihara dès aujourd'hui, semble plutôt suivre le programme arrêté lundi soir pour pouvoir rentrer définitivement à Analamahery.

Kalasoa vient justement me voir plus tard et je lui pose les mêmes questions. Elle répond :

"Si Voasoro amène une chèvre à Tokoembelo, je ne sais pas ce que fera Tokoembelo, mais de toute façon moi je ne veux pas.

- Pourtant Zafenala dit que Tokoembelo acceptera, et que toi tu acceptes aussi.

- Non, moi je ne veux pas.

- A qui mens-tu donc, Kalasoa? quand tu parles avec Zafenala ou quand tu parles avec moi?

- Mais je ne mens pas, je n'ai pas parlé avec Zafenala" proteste-t-elle.

En tout cas pour aujourd'hui elle est partie sans prévenir personne, que Sambetoe : Voasoro était au-delà d'Andalatanosy, sa mère à une réunion mortuaire, son père avec les boeufs. Elle rit en toute innocence de leur mauvaise surprise quand ils vont constater le soir qu'elle a disparu. Tout se passe comme si à ses yeux tout cela n'avait aucune importance, ni pour elle ni pour eux. Mais je suis tout de même curieux de connaître la suite, qui me paraît parfaitement imprévisible pour le moment.

Vendredi 21 novembre

Tokoembelo et Retsizafe sont arrivés au milieu de la matinée. Ils ont quitté Tsiabà hier et, arrivés le soir à Andemby où se tenait une grande réunion mortuaire (enterrement aujourd'hui), ils y ont passé la nuit.

Je suis allé dire bonjour à Tokoembelo dans la

maison de Zafenala. Puis lui est venu me rendre visite dans l'après-midi, et nous avons parlé longtemps, de Kalasoa surtout (qui aujourd'hui garde les chèvres ; mais Tokoembelo l'a vue, car elle est rentrée un moment pour manger). Oui, confirme Tokoembelo, tout ce que Limberaza a dit lundi soir à Kalasoa était parfaitement juste, et la gravité de sa faute, et les conséquences à en tirer. Mais je demande ce qui va se passer maintenant : elle est repartie comme l'avait ordonné Limberaza, puis elle est rentrée et a été bien accueillie par Zafenala, selon le schéma prévu par Limberaza. Que va faire Tokoembelo?

Tokoembelo est toujours fâché, très fâché. Et il rappelle ses griefs : contre Voasoro d'abord, qui justifiaient l'ordre donné à Kalasoa, il y a dix jours, de rentrer dès le lendemain (il ne pouvait refuser de la laisser partir, puisque c'était à la requête d'un homme d'âge) ; contre Kalasoa ensuite, qui n'a pas obéi à cet ordre. Certes, maintenant qu'elle est revenue, il ne la renvoie pas mais il l'ignore. Ou plus exactement ils n'échangeront que des paroles banales, bonjour, au revoir, comme on dit à un étranger qui passe, mais il n'aura jamais de vraie conversation avec elle. Elle peut rester dans la maison de Zafenala, il ne l'en chassera pas, mais pour lui ce sera comme si elle n'était pas là.

Et si Voasoro et sa famille viennent redemander Kalasoa, quelle sera son attitude? Il dira à Kalasoa :"Pars si tu veux, reste si tu veux, moi ça ne me regarde pas".

- Et ça durera longtemps comme ça? - Toujours.

Admettons que Kalasoa ait eu des torts ; de grands torts même. Si grande que soit la faute, la punition l'est beaucoup plus encore ; beaucoup trop grande. Mais Tokoembelo n'en démord pas, c'est la coutume.

Je dis à Tokoembelo que je m'étonne : jusqu'ici j'ai toujours vu que toute faute, toute offense, tout

préjudice, si graves fussent-ils, pouvaient être réparés d'une façon appropriée : un don, un sacrifice, selon les circonstances. Pourquoi dans ce seul cas n'est-ce pas possible?

Mais c'est possible, dit Tokoembelo : "Si par exemple Kalasoa venait te dire : "Voici mon argent, voici une chèvre à moi ; porte-les à Tokoembelo", et si tu venais me trouver en disant : "Ton enfant a peur de venir te parler, mais voici ce qu'elle t'offre pour effacer ses torts..." alors oui la faute serait oubliée, et tout serait comme avant.

- Mais Kalasoa n'a pas d'argent, n'a pas de chèvre?
- Non.
- Alors que peut-elle faire?
- Je ne sais pas.
- Emprunter?
- Sans doute".

Je vois ce qu'il me reste à faire. Mais je ne veux pas risquer un impair dans cette affaire compliquée, et je continue : "Kalasoa est encore petite, elle ne connaît pas bien les coutumes. Par exemple lundi elle croyait que Limberaza la rappelait pour rester à Analamahery, elle a été surprise qu'il lui commande de repartir à Manalihara. Peut-être ne sait-elle pas comment faire pour que tu ne sois plus fâché contre elle. Est-ce que je peux lui expliquer ce que tu viens de me dire? Suis-je en faute si je fais cela?".

Non, pas du tout, je peux parfaitement lui en parler. C'est donc ce que je vais faire.

Justement, Kalasoa vient me voir vers six heures, et je lui parle de Tokoembelo. Elle a bien vu qu'il était fâché, qu'il ne lui adressait pas la parole, mais elle sait parfaitement ce qu'il faut faire pour retrouver des rapports

normaux : "misolòho", donner de l'argent en réparation d'une faute. Bien sûr, c'est de moi qu'elle l'attend. Combien compte-t-elle donner? Elle hésite, 500 francs, 700 francs. Je lui donne deux billets de 500 francs, que Tokoembelo soit content et l'affaire bien oubliée.

Pour la suite, elle dit que Voasoro pourrait "misoloho" de la même façon pour faire oublier ses torts envers Tokoembelo, et pour peu qu'elle-même le veuille, leur mariage reprendrait comme avant. Mais elle ne le veut pas, dit-elle. Elle veut maintenant rester à Analamahery jusqu'à ce qu'elle trouve un autre mari.

A sept heures, visite de Zafenala qui vient me remercier de ce que j'ai permis la réconciliation du père et de la fille ; puis de Kalasoa un peu plus tard. L'une et l'autre me racontent ce qui s'est passé : Kalasoa a dit à Tokoembelo qu'elle le voyait fâché, ne lui parlant plus, mais qu'elle lui offrait cet argent pour tout oublier. Pour bien montrer que tout était en effet oublié, Tokoembelo a tracé sur sa poitrine un trait vertical avec un mélange à base d'"arembèlo", "charbon de vie", bois calciné qui a été gratté sur une pierre avec quelques gouttes d'eau et le sang de la crête coupée d'un poulet ; et ce faisant, Tokoembelo lui a dit : "Que tu aies des enfants". Enfin il a projeté sur Kalasoa une giclée de gouttes d'eau, puisée à la main dans un bol. Tout est donc maintenant rentré dans l'ordre, et en suivant la meilleure règle : il y a eu faute, il y a eu réparation, la faute est oubliée.

Dimanche 23 novembre

J'ai vu cet après-midi arriver des visiteurs : Voasoro et son oncle Longamàso, frère cadet de son père Tovontsoa. Tokoembelo est venu me raconter au crépuscule que Longamaso amenait une chèvre, plus exactement un bouc

castré, qu'il voulait lui donner contre l'oubli des fautes de Voasoro. Mais Tokoembelo ne l'a pas accepté, a dit en termes vagues que Kalasoa n'était pas décidée. Il n'est même pas sorti voir l'animal, et Longamaso est reparti. Cependant Voasoro a voulu rester.

Je demande à Tokoembelo ce qui va se passer maintenant. " Ça dépend de Kalasoa, c'est elle qui décide" dit-il. Voasoro a dû rester pour essayer de la convaincre. S'il y parvient, que fera Tokoembelo? Il n'empêchera pas Kalasoa de repartir, mais quoi qu'elle fasse et quoi qu'on lui amène de Manalihara, chèvre, boeuf ou argent, il n'acceptera rien, et quand il dit qu'il n'aime pas Voasoro ni ce mariage, ça paraît vraiment définitif maintenant. Si donc Kalasoa redevient la femme de Voasoro, en sera-t-il fâché? Oui, il en sera fâché - mais un tout petit peu seulement, rien de comparable avec ce qu'il éprouvait il y a quelques jours.

Je lui demande encore : si lui avait accepté la chèvre amenée par Longamaso et Voasoro, qu'aurait fait Kalasoa? Elle serait repartie. Est-ce à dire qu'il l'aurait obligée, le cas échéant, si lui-même avait vu d'un bon oeil ce mariage? Non, dit-il. Il ne voudrait pas contraindre Kalasoa ; un mariage forcé est mauvais.

Mais maintenant, que va-t-il arriver si Kalasoa continue comme lui-même à ne plus vouloir de ce mariage? Lui, Tokoembelo, le défera. Il dira à la famille de Voasoro qu'il ne veut plus leur donner sa fille. Certes il leur devra un dédommagement, mais il accepte très bien, sans faire la grimace, de suivre la coutume qui lui imposera de donner une chèvre, sinon même un boeuf.

Lundi 24 novembre

(Tokoembelo est reparti le matin à Tsiabà)

Zafenala vient dans la matinée me dire que Voasoro

n'était pas encore parti. Kalasoa ne paraissait pas décidée à le suivre. Je dis à Zafenala que depuis hier, ils ont pourtant eu le temps de s'expliquer. "Oh je ne sais pas, répond-elle. On a tous dormi dans la grande maison, Kalasoa avec nous et lui dans l'autre coin". Je suis passé un peu plus tard devant chez Zafenala. Kalasoa et Voasoro étaient seuls dans la maison ; mais Voasoro dans l'encoignure de la porte Nord-Est, et Kalasoa tissant devant la porte du coin opposé en lui tournant le dos - ostensiblement sans doute, car une tisseuse installée à cet endroit est normalement adossée à la cloison Sud et regarde vers l'intérieur de la maison.

Voasoro n'est reparti que ce soir vers cinq heures, et seul. Il montre tant de constance qu'il me fait un peu pitié, mais sans doute est-il le principal responsable de ce qui lui arrive. Tokoembelo me répétant une fois de plus ce matin qu'il ne voulait plus lui donner Kalasoa avançait comme principal grief qu'il s'enivre souvent et reste ensuite à dormir dans la maison - ce que Kalasoa invoque aussi comme raison.

Mais on ne le lui dit pas. Il est venu me dire au revoir, l'air tout triste. "Elle ne dit rien, seulement qu'elle ne veut pas partir". Ce que m'a confirmé un peu plus tard Kalasoa, qui elle au contraire paraissait toute joyeuse. Cette fois sa décision paraît bien prise, et après le renvoi de la chèvre hier et son refus obstiné aujourd'hui, elle peut penser avoir beaucoup avancé sur la voie de l'annulation du mariage. Puis est arrivée Zafenala qui tout au long de l'affaire ne m'a pas paru avoir d'opinion bien arrêtée sur ce qu'il convenait ou non de faire pour Kalasoa, mais qui était toute guillerette de la tournure prise par les événements. Cependant, m'ont-elles dit, il est possible que Voasoro revienne encore à la charge.

Jeudi 27 novembre

(Kalasoa a eu hier une petite crise de "doany")

Ce matin Kalasoa paraissait guérie, sans plus aucune douleur à la nuque ou à l'estomac. Cependant elle n'avait pas encore envie de manger. Mais au milieu de la matinée elle pouvait prendre un repas de manioc, et tout paraissait rentré dans l'ordre : la crise de doany n'avait été qu'esquissée.

Mais Voasoro est arrivé dans l'après-midi. Rebòto, l'ombiasa de Mangàika qui s'occupe de Kalasoa, était hier à Manalihara. Or il y a été malade, d'une crise de doany aussi, semble-t-il. Ce matin, il a dit à Voasoro que Kalasoa avait dû être atteinte également, qu'il devait aller la chercher, et que tous trois partiraient demain à Mangaika pour une médication appropriée. Kalasoa cette fois, et pour ce but, n'a pas fait de difficultés pour suivre Voasoro. Lorsqu'elle quittera Mangaika, elle ira peut-être à Tsiabà, m'a-t-elle dit, parce que Voasoro veut à nouveau parler à Tokoembelo. Si elle l'accompagne pour cette démarche, c'est donc qu'elle l'approuve maintenant? Non, répond-elle, elle ne veut toujours pas reprendre son mariage avec Voasoro - peut-être sa détermination est-elle tout de même en train de fléchir.

Samedi 29 novembre

Zafenala était aujourd'hui au marché d'Andalatatanosy. Elle y a vu Kalasoa, qui était hier à Mangaika et prenait maintenant un taxi-brousse pour aller à Tsiabà. Aujourd'hui Voasoro gardait les boeufs. Zafenala ne sait pas s'il doit lui aussi se rendre à Tsiabà.

Mercredi 3 décembre

Voasoro nous a fait une visite de bonne heure ce matin. Il venait avertir Zafenala que son père ou son oncle partirait aujourd'hui pour Tsiabà avec un boeuf destiné à Tokoembelo, pour faire rentrer Voasoro en grâce auprès de ce dernier. Ou plus exactement auprès de Limberaza, car il semble que c'est avec lui qu'on a l'intention de discuter du mariage de Kalasoa. Si bien que je demande à Voasoro si c'est Tokoembelo qui commande en la matière. Oui, c'est bien Tokoembelo, mais il paraît essentiel de gagner d'abord Limberaza, qui paraît le plus réticent.

Ainsi la mise a monté : ce n'est plus une chèvre qui est offerte maintenant, comme il y a dix jours. "C'est un boeuf qu'ils emmènent cette fois", est venue me dire Zafenala, les yeux brillants. Il semble que, pour elle, les choses pourraient cette fois tourner à la satisfaction de Voasoro.

Jeudi 4 décembre

(Tokoembelo est arrivé en fin de matinée, venant de Tsiabà, avec Sambezafe et Imaria. Ils sont partis hier matin et ont dormi en route)

... Je ne sais pas ce qui se passe avec Kalasoa. Tokoembelo semble en parler avec réticence, ou tout au moins de ses déplacements. Car elle est bien arrivée à Tsiabà samedi, mais elle est repartie mardi pour Manalihara, dit Sambezafe. Tandis que Tokoembelo reste vague et confus. Il ne sait pas bien où elle se trouve... Peut-être à Tsiabà... C'est vrai, il l'a vue qui préparait ses affaires pour partir, mais il ne lui a pas demandé où elle voulait aller...

Tout au moins ne varie-t-il pas sur le fond de

l'affaire. Il n'a pas rencontré hier le boeuf qu'on menait à Tsiabà, mais Limberaza ne l'acceptera pas. Il l'a dit à Kalasoa : "Sois sa femme si tu veux ; nous, nous n'accepterons pas de boeuf". Car c'est bien Limberaza qui est le plus fâché contre Voasoro. La raison? c'est l'affaire du lamba de Tomana : il n'est pas acceptable que Voasoro soit venu chercher querelle à Kalasoa dans la maison de son père. Voilà ce qui motive le ressentiment tenace de Limberaza.

Samedi 6 décembre

Limberaza est arrivé ce matin à Analamahery, et il m'a expliqué que maintenant tout est arrangé pour le mariage de Kalasoa.

C'est bien mercredi soir qu'est arrivé à Tsiabà le boeuf conduit par Longamaso, l'oncle de Voasoro. Tokoembelo étant parti le matin même, Limberaza et Sindrekia ont délibéré, et décidé ceci : ils n'accepteraient pas le boeuf, non parce qu'ils étaient fâchés, mais parce que Voasoro avait déjà donné largement sa part d'offrandes en bêtes au moment du mariage, et ils auraient eu honte d'en demander davantage. Néanmoins, comme c'était un homme d'âge, respectable, qui venait leur demander Kalasoa, ils la lui donnaient, et cette fois sans réticences. Oui, qu'elle soit à nouveau la femme de Voasoro, et on ne parlerait plus de ce qui les avait séparés.

Kalasoa est donc repartie le lendemain matin pour Manalihara avec Longamaso et le boeuf. Mais Limberaza insiste bien sur deux choses. C'est parce qu'un homme âgé était venu faire la démarche qu'on avait accédé à sa demande - si Voasoro s'était présenté, on lui aurait une fois de plus refusé Kalasoa. Et d'autre part, on n'est plus fâché contre Voasoro maintenant, mais si on avait encore à se plaindre de lui, on le serait à nouveau, et très fortement, définitivement.

Dans tout cela on ne s'occupe guère des sentiments de Kalasoa, mais sans doute n'a-t-elle pas fait de difficultés pour repartir à Manalihara. C'est d'ailleurs l'impression que j'avais eue lorsqu'elle avait quitté Analamahery la semaine dernière.

Dimanche 7 décembre

Voasoro est arrivé à Analamahery hier soir, reparti ce matin. Kalasoa est bien arrivée jeudi à Manalihara en compagnie de Longamaso, m'a-t-il dit. Elle n'est plus du tout fâchée. Tokoembelo et Limberaza non plus, en principe. Mais en disant qu'ils n'ont pas accepté le boeuf qui leur était offert, Voasoro a un air de regret, comme s'il craignait que ce refus soit en fait un démenti implicite aux paroles de Limberaza disant que tout était oublié.

Lundi 8 décembre

Kalasoa est arrivée en fin de matinée, et nous avons parlé de son mariage. Je lui ai demandé :

"Ainsi, tu n'es plus fâchée avec Voasoro?

- Non, je ne suis plus fâchée.

- Et Limberaza non plus?

- Qu'est-ce que t'a dit Limberaza?" a-t-elle demandé au lieu de répondre.

Je lui ai répété les propos de Limberaza, et elle a approuvé : "Oui, c'est bien ça. Limberaza n'est plus fâché - jusqu'à la prochaine fois".

Comme me le disait Limberaza, elle est rentrée à Manalihara jeudi en compagnie de Longamaso et de son boeuf. Je l'interroge sur ce qu'elle pensait, elle :

"Si Tokoembelo et Limberaza ne sont plus fâchés, je ne le suis plus non plus.

- Et avant?

- J'étais fâchée parce que Tokoembelo et Limberaza l'étaient. C'est Tokoembelo qui commande.

- Pourtant, quand tu as quitté Manalihara il y a trois mois, c'est toute seule que tu avais décidé de te sauver.

- Oui, c'est moi qui avais décidé de partir...".

Le moins qu'on puisse dire est que ce n'est pas clair. Ou plutôt qu'il n'y a rien à éclaircir : Kalasoa ni ne tient à Voasoro ni ne le déteste, et finalement il lui est à peu près égal d'être ou non mariée à Manalihara. Suivant l'humeur, un jour elle l'accepte bien et le lendemain y rechigne. Il est clair que si elle ou Tokoembelo croyaient avoir à nouveau quelque chose à reprocher à Voasoro, elle le quitterait sans hésitation comme sans regret.

(Note : le mariage de Kalasoa est apparemment sorti renforcé de l'épreuve. En 1977 il est toujours solide).

CONCLUSION

La forme revêtue par ce travail, une série d'extraits de notes prises au jour le jour, a l'avantage de présenter la vérité de la vie quotidienne dans un petit village tandroy, mais l'inconvénient de disperser dans de multiples passages les indications relatives à un sujet donné. Cependant la table analytique permettra de retrouver celles-ci dans un ordre logique, et nous dégagerons ici les idées générales qui apparaissent dans les principaux thèmes abordés.

La vie est souvent difficile dans l'Androy. Mais sauf dans les périodes de grande disette, et très transitoirement, les habitants ne pensent pas avoir sujet de se plaindre et trouvent même de bonnes raisons pour justifier leur amour du pays. Le problème majeur est celui de l'eau, pour les besoins ménagers, pour les cultures, pour les boeufs. Et l'absence de pluies ou leur mauvaise répartition entraîne le deuxième problème, celui de la nourriture, pour les humains et pour les animaux. Les maisons sont frustes, petites, dépourvues de meubles : pas de table, de banc, de lit - sauf parfois pour ce dernier, mais c'est encore rare, un bâti de bois rembourré ou non. Le troupeau est l'affaire des hommes ; les champs l'affaire des hommes et des femmes pour la culture, des femmes presque seules pour la récolte.

Le mariage tient une grande place dans la vie du Tandroy, si l'on se réfère à l'âge où il commence à s'en préoccuper et au fait qu'il a souvent deux, voire trois épouses. Dans la forme, le mariage comporte plusieurs étapes : demande par le père du garçon chez le père de la jeune fille ; puis, du gendre à son beau-père, plusieurs dons d'animaux échelonnés : "sonia" à l'époque du mariage, "tilike" quelques mois plus tard, le gendre recevant alors en retour le "tandra". Les relations entre garçons et filles sont totalement libres avant le mariage, et celui-ci ne leur apporte que des entraves très relatives. Il suffit de préserver les apparences : un conjoint ne doit pas être le témoin direct des incartades de l'autre. Si d'aventure cette règle n'est pas respectée, une réparation s'impose, mais la notion morale de faute n'apparaît en aucune circonstance.

Les mariages se concluent facilement et se défont en général aisément, sans heurts. Même s'il n'a pas eu deux épouses en même temps, un homme aura presque toujours été plusieurs fois marié, une femme aura eu des enfants de plusieurs maris. Dans toutes ces allées et venues l'amour en tant que sentiment n'apparaît guère. Les Tandroy ne sont pas sentimentaux, et s'ils sont peu portés aux effusions, c'est moins par retenue que par indifférence. Même pour les intéressés, le jour du mariage n'est pas un événement très considérable. Il ne rassemble que la très proche famille et il passe inaperçu de la plupart des autres habitants du village. L'arrivée d'une nouvelle mariée ne met personne en émoi, l'arrivée d'un nouveau-né pas davantage, même si dans un cas comme dans l'autre nombre de petits rites ou d'habitudes doivent être respectés.

Le deuil est par contre une grande affaire, et l'occasion des rassemblements les plus fréquents et les plus considérables - à l'exception de la fête préparatoire à la circoncision, plus importante encore, mais qui ne

revient que de loin en loin. Entre le décès et l'enterrement le délai s'allonge de plus en plus. De quelques jours autrefois il est passé à plusieurs semaines et même, de plus en plus souvent, à plusieurs mois. Les temps forts attirant une assistance plus ou moins nombreuse sont le jour du décès, le jour de la mise en cercueil, puis, plus tard et surtout, l'enterrement. Pour celui-ci, la famille lointaine arrive l'avant-veille, les habitants des villages environnants la veille. Danses des femmes et des hommes, campement en plein air de centaines de personnes, distribution de nourriture, jeux de la jeunesse, font que l'animation est au moins aussi grande, en ce jour qui le précède, qu'au jour de l'enterrement proprement dit. Les principales étapes de ce dernier sont la sortie du cercueil, la réunion avec danses en une station intermédiaire, enfin l'ultime transport, suivi par une petite partie seulement de l'assistance, jusqu'à l'endroit où le tombeau sera édifié. Quelques mois plus tard ce sera l'inauguration de ce tombeau et, dans la généralité des cas, la destruction par le feu de la maison du défunt.

Toutes ces cérémonies s'accompagnent du sacrifice d'un ou plusieurs zébus dits "fandofo", dont les cornes sont conservées pour être placées sur le tombeau, mais dont la viande ne peut être consommée par la parenté, même très éloignée. Avec les boeufs et chèvres tués pour être mangés par l'assistance aux diverses réunions, les animaux donnés aux hommes qui sont allés chercher l'arbre du cercueil, aux chanteurs de "beko" et aux propriétaires de fusil, et surtout les boeufs vendus pour subvenir aux frais entraînés par la construction du tombeau, le troupeau familial subit une ponction sévère. Celle-ci est heureusement en partie compensée par les dons qui affluent, provenant de toute la parenté. Dons obligés d'ailleurs, allant d'un très beau boeuf pour un gendre direct à une simple chèvre pour un petit-neveu très éloigné ou le mari d'une petite-nièce,

et auxquels répondent des contre-dons : reçoivent une chèvre ceux qui ont amené un boeuf, mais aussi ceux qui ont offert un linceul, et également la famille au seul titre de la parenté. Un enterrement est donc l'occasion de multiples mouvements d'animaux qui seront tués à des fins diverses ou repartiront vivants, mouvements qui portent souvent sur plusieurs dizaines de boeufs et plus de cinquante chèvres. Du fait des familles très étendues, des nombreux mariages successifs, du souvenir que l'on garde des filiations lointaines suivies dans leurs cheminements les plus tortueux, des liens multiples s'entrecroisent, et il est fréquent qu'un seul homme revienne d'un enterrement avec plusieurs chèvres : une parce qu'il a donné un boeuf, une autre au titre de gendre, une autre encore parce qu'il est peut-être aussi beau-frère ou beau-père...

Les signes extérieurs du deuil sont marqués dans les vêtements et aussi dans les cheveux, qui sont coupés chez les femmes, et au contraire conservés longs, ainsi que la barbe, chez les hommes. La levée du deuil donne lieu à certains rites, importants seulement dans le cas des veufs et veuves.

L'érection d'une pierre dressée "vatolahy" à la mémoire d'une personne morte au loin et dont le corps n'a pas été ramené, et le "fafa", nettoyage d'un ancien tombeau - à la demande de l'ancêtre défunt, manifestée dans un rêve envoyé à un de ses descendants - sont encore des cérémonies funèbres. Funèbres par leur objet, mais assurément pas par l'atmosphère qui y règne. Même les jours d'enterrement, personne ne se croit tenu de manifester de la tristesse, hormis la très proche famille, les femmes surtout, qui doivent à certains moments faire entendre les lamentations rituelles. Pour la jeunesse ces réunions sont des fêtes. Si l'entrain que les porteurs du cercueil mettent à chanter et danser avec leur charge est obligé, ils

n'ont guère à se forcer, et pour toute l'assistance, le spectacle n'est que spectacle. Nul ne se cache de plaisanter, rire, s'amuser.

On peut trouver des raisons à cette attitude. Attitude? Plus exactement et bien au contraire, absence d'une attitude, d'un maintien qui serait composé pour la circonstance. La première raison est peut-être la conviction que la mort n'entraîne pas une séparation absolue : prenant place parmi les ancêtres, celui qui est parti ne se coupe pas totalement des vivants, puisque ceux-ci deviennent l'objet de sa sollicitude sourcilleuse. Néanmoins, si les lamentations rituelles sont obligées, les très proches, mais les très proches seulement, ressentent aussi un chagrin réel, quelquefois apparent. Pour tous les autres, qui ne sont pas partie, affectivement, au deuil, la franche gaieté souvent manifestée sans retenue résulte de la conjonction de plusieurs facteurs : une certaine insensibilité, dont le peu de sentimentalité manifesté dans les choses du mariage était aussi un aspect ; l'acceptation de ce qui, étant dans l'ordre des choses, n'a pas à être contesté ; enfin le sentiment que l'observance scrupuleuse des formes - des gestes à accomplir, des détails rituels à respecter - suffit à manifester pleinement l'adhésion au deuil. L'alliance de ce respect du rite et d'un détachement complet de l'esprit à l'égard de la cérémonie qui le suscite existe d'ailleurs en bien d'autres circonstances que les enterrements, et apparaît par exemple dans les nombreuses réunions organisées sous l'autorité d'un ombiasa.

Ce détachement de chacun à l'égard de tout ce qui lui est extérieur, choses et gens, est un des traits essentiels de la personnalité tandroy, un de ceux qui fondent la liberté d'allure et la tranquille assurance de tous. Pourtant le contact avec un étranger n'est pas froid, il est au contraire direct et chaleureux. Mais c'est sans doute cette

tranquillité d'esprit qui permet aux manifestations de sympathie de s'exprimer ainsi dans toute leur spontanéité.

ANNEXES ET TABLES

PRONONCIATION

Quelques indications suffisent pour ne pas déformer à l'excès les mots malgaches

a - lettres transcrivant un son identique au son français ou très proche de lui :

- les voyelles a i
- les consonnes b d f k l m n p r (roulé du bout de la langue) s t v z

b - cas particuliers :

- e transcrit le son [e] (le son "é" français)
- o transcrit le son [u] (le son "ou" français)
- y transcrit le son [i] (graphie réservée à la fin des mots)
- j transcrit le son [dz]
- ĥ transcrit un n vélaire [ŋ] (approximativement : "gn" en français)
- h est toujours aspiré
- g transcrit toujours le son [g] (le son "gue" en français ; par exemple gi se prononce "gui").
- dr et tr notent des sons particuliers, dont on se rapproche en faisant peu sentir le "r" après le "d" ou le "t"

c - les lettres c q u w x n'existent pas

La dernière syllabe est généralement presque muette. La place de l'accent tonique obéit d'ailleurs à un petit nombre de règles qui souffrent peu d'exceptions. Ces exceptions sont, dans la graphie officielle, signalées par un accent grave au-dessus de la syllabe irrégulièrement accentuée. L'emplacement correct de l'accent tonique étant important pour respecter la physionomie d'un mot, nous l'avons ici systématiquement indiqué (par un accent grave) chaque fois qu'un mot apparaissait pour la première fois.

Exemples d'application des indications ci-dessus :

- bèko (sorte de chant) se prononce approximativement "békou"
- jèjo làva (instrument de musique) se prononce approximativement "dzédzou lava"
- sañìra (variété d'arbre) se prononce approximativement "sagnira"

PRINCIPAUX TERMES MALGACHES CITES

(les nombres renvoient aux pages où des explications sont développées)

ampèla	"fille", "femme"
anarambìnta	"nom du destin", déterminé par un ombiasa au moment de la naissance (128)
angàdy	sorte de pelle longue et étroite
àntaka	plante cultivée voisine du haricot
aòly	"médicament", toute substance douée de propriétés particulières ou d'un pouvoir magique
arembèlo	littéralement, "charbon de vie", morceau de charbon de bois à usage propitiatoire
basimèna	petit cadeau en argent donné en certaines circonstances : en particulier au moment d'un enterrement, à certains membres de la famille (90 - 212)
bèko	sorte de chant, généralement exécuté à plusieurs (64 - 140)
bòzaka	"herbe"
doàny	maladie de l'esprit, sorte de possession, traitée par des ombiasa spécialisés
fàdy	"interdit", "tabou"

fàfa — littéralement, "balayage", "nettoyage". Cas particulier : nettoyage d'un ancien tombeau (chapitre 1[illegible], page 167)

famàha — animal (vivant ou sous forme de viande) donné à la parenté à l'occasion des cérémonies mortuaires (viande consommable par la famille du défunt - voir "fandofo")(164)

famàta — Euphorbiacée arborescente aphylle. Arbre très répandu dans tout l'Androy (44)

fanafòly gàsy — "médicament malgache"

fandòfo — viande dont la consommation est "fady", interdite à la famille d'un défunt (viande d'un animal dont les cornes seront déposées sur le tombeau - voir "famaha") (163)

fangàly — outil aratoire (35)

fanjakàna — l'"Administration", la puissance publique

fantiòlotse — arbre de la famille des Didiéréacées, qui est spéciale au Sud de Madagascar. Avec ses longs bras cylindriques sur lesquels sont insérées directement des feuilles minuscules, il ressemble de loin à un grand cierge mexicain. De son tronc sont tirées les planches utilisées dans la construction de la maison tandroy traditionnelle

fate-drà — "serment du sang", par lequel se lient deux personnes,des hommes le plus souvent

fiàro — piquet taillé par un ombiasa en vue de certaines cérémonies (124 - 125)

fihisà — "jeu"

fokonòlona — ensemble des hommes d'un village, se réunissant chaque fois qu'il y a à débattre d'un sujet commun, ou pour rendre la justice dans les litiges qui peuvent opposer deux de ses membres

gorogòro — pot en tôle émaillée, à couvercle, d'une contenance de deux à trois litres, dans lequel les femmes transportent de l'eau ou de la nourriture

halombòro — arbre très répandu dans la savane arborée du Nord de l'Androy. On tire de son écorce des liens très solides fréquemment utilisés

hazontà — petit arbre au bois très dur

kabàry — réunion où l'on discute d'une affaire

kiàlo — campement de transhumance

kiomànga — corne à surface ornementée contenant les substances magiques de l'ombiasa (119)

kìtro — lame de fer étroite au bout d'un manche de bois : sert surtout aux enfants pour déterrer des bulbes comestibles dans la forêt.

kokolàmpo — esprit, plus ou moins malfaisant, habitant souvent sur les montagnes

làmba — dans tout Madagascar, grande pièce d'étoffe dans laquelle on peut s'envelopper

làmba tèlo sòratse — linceul (à rayures noires, brunes et blanches)

mañòndrake — projeter des gouttelettes d'eau. Geste propitiatoire accompli par exemple par un ombiasa sur les assistants à une cérémonie (121)

miàva — "biner" : avec le "fangaly" manié presque à l'horizontale, on brise la surface de la terre en déracinant les mauvaises herbes

mihìsa — "jouer"

mitsìnjaka — danser le "tsinjaka" (en piétinant fortement sur place)

mozòtse — Euphorbiacée arborescente aphylle, dont les rameaux d'aspect charnu se terminent par des pointes légèrement piquantes. Arbre très répandu dans l'Androy, et particulièrement dans la moitié Sud

ombiàsa — "devin-guérisseur" (pratique la divination par le "sikily" ; soigne en usant de plantes - à usages interne et externe - et en organisant des cérémonies qui comportent généralement le sacrifice d'un animal)

rìha — "grenier à provisions", petite case souvent bâtie sur pilotis

rìnga — sorte de lutte, dont les règles sont codifiées (9 - 20 - 53)

sàbo — chant soutenu par des battements de mains (cérémonie familiale à but curatif)

sakaìza — "amie", maîtresse

sakòa — arbre ressemblant à un gros pommier, très répandu dans le Nord de l'Androy

sàndratse — cérémonie à but curatif comportant un sacrifice d'animaux (chapitre 5, page 62)

sañìra — petit arbre dont les feuilles sont souvent utilisées comme médicament (en tisane ou en emplâtre)

satrobòry — littéralement, "chapeau rond" ; petite coiffe conique, sans bord, tressée en jonc, dont le port est obligatoire en période de deuil.

sikìly — méthode de divination pratiquée par les ombiasa (116 - 124)

sobìka — corbeille de vannerie légère, ronde ou en forme de grand sac-cabas à anses (francisé en "soubique")

sonìa — littéralement, "signature" : don d'animaux fait par le gendre à son beau-père au moment du mariage (56)

sòro — invocation, accompagnée du sacrifice d'un animal, par laquelle on demande les faveurs du ciel

taboàra — sorte de citrouille (34)

taritàrike — plante qui pousse en étoile de longues tiges rampantes

(taxi-brousse) — petit car (une vingtaine de places)

tèhaka — petite vannerie à influence bénéfique (118)

tìlike — littéralement, "visite" : don d'animaux fait par le gendre à son beau-père après quelques mois de mariage (56)

tòaka — alcool de fabrication locale (186)

tsimahaivèlo — littéralement, "celui qui ne connaît pas les vivants" ; ordonnateur des cérémonies funèbres, dont la présence est indispensable (176)

tsìnjaka — sorte de danse, piétinement accentué sur place

vahombè — variété d'aloès

vahontsòy — variété d'aloès, plus grêle que le vahombe

vatolàhy — littéralement, "pierre mâle" : pierre dressée, soit accolée aux faces Est et Ouest des tombeaux des hommes, soit isolée, à la mémoire de quelqu'un qui est mort au loin (49 - 100 - 164)

vìntana — "divination", "destin"

voanjobòry — plante cultivée voisine de l'arachide, mais dont les graines sont rondes

vòsitse — animal castré (si l'espèce n'est pas précisée, il s'agit d'un boeuf)

Zanahàry — "Dieu"; désigne aussi tout être humain décédé

PERSONNAGES CITES

FAMILLE DE TOKOEMBELO HABITANT DANS SON ENCLOS A ANALAMAHERY

- Tokoembèlo, né vers 1926
- les deux épouses de son père (mort vers 1955) : Ranomìta (née avant 1900), mère de Tokoembelo, et Tahìrie (née vers 1905?)
- ses trois épouses actuelles : Zafenàla (née vers 1935), Talìlie (née vers 1942, sans enfant) et Imarìa (née vers 1953)
- ses enfants, huit garçons et trois filles :
  - Limberàza (né vers 1949) et Makemàna (né vers 1953), fils d'une épouse séparée depuis longtemps
  - Sindrekìa (né vers 1951), dont la mère, Volaìly, vit maintenant à Ankàra dans son village d'origine
  - les enfants de Zafenala :
    - Sandìry (né vers 1958)
    - Kalasòa (fille née vers 1960)
    - deux jumeaux, Sambezàfe et Retsizàfe (nés vers 1963)
    - Velosòa (né vers février 1967)
    - Vakinàze (fille née en octobre 1969)
    - Mìha (né le 26 janvier 1973 - voir chapitre 19)
  - la fille de Imaria (née en juin 1972)
- son jeune frère Fiadàna (né vers 1945), fils de Tahirie, avec sa femme Zanòro et leur fille née vers octobre 1971
- les épouses de ses fils :
  - épouses de Limberaza : Zafeàzo (née vers 1954),

et Vàha (née vers 1956) ; puis après avoir divorcé de l'une et de l'autre, Fenomàre (née vers 1945)

- épouses de Sindrekia : Tonàze (née vers 1955), avec une fille née en août 1972, et Vonisòa (née vers 1957- mariage célébré en janvier 1973 - voir chapitre 20)

- épouse de Makemana : Vosiàzo (née vers 1960), avec un fils né au début de 1975

- épouse de Sandiry : Zafesòa (née vers 1959) - mariage célébré en février 1974 - voir chapitre 25), avec une fille née en juin 1975

- ont habité dans l'enclos de Tokoembelo de décembre 1972 à juin 1973 sa soeur aînée Tsiàmpy avec ses trois derniers enfants, Zefàlie (fille), Tsifotòana (fils) et Kòvae (fille) (voir ci-dessous)

FAMILLE DE TOKOEMBELO HABITANT EN DEHORS DE SON ENCLOS

- soeurs aînées, filles de Ranomita :

- Soamàre, habitant Androvasòa, un enfant (Mahalìñy, fils né vers 1930)

- une autre soeur, habitant Vohidròe, compte parmi ses filles Zeàrae (habitant Ampahijòloke), et parmi ses petites-filles Sambetòe (habitant Manalihàra)

- Tsiàmpy, mère de dix enfants qui sont, dans l'ordre:

- Lianjàrae (fille); Manohiàzy (fils) ; Manjakàsy (marié à Tsidinèhe); Marembàla (fils) ; Antokìsae (avec qui j'étais marié en 1966) ; Tomàna (fils) ; Kasìhe (fille); tous et toutes, enfants de Rehamèlo, homme d'Analamahery

- Zefàlie (fille, née vers 1958), Tsifotòana (fils, né vers 1960) et Kòvae (fille, née vers 1962) ; enfants de Tañamàna, homme d'Antanandàva mort en 1971. Après l'inauguration de son tombeau en novembre 1972 (voir chapitre 11), Tsiampy et ses trois derniers enfants sont venus vivre à Analamahery chez Tokoembelo, jusqu'à ce

qu'elle trouve un nouveau mari à Antanandava en juin 1973

- Tsarasène, habitant Antanandava, mariée à Fanombèna (mort en août 1973), mère de sept enfants, dont, dans l'ordre :
  - Soloantsòa et Sòra (fils nés vers 1953 et 1955)
  - Mèrae et Kàrie (filles nées vers 1957 et 1965)
- soeurs aînées, filles de Tahirie. Elles sont trois, dont :
  - Manèo, habitant Antanandava
  - Zelòngoe, habitant Ankara, morte en 1971

FAMILLE PATERNELLE DE ZAFENALA

- Resihòa, père de Zafenala, mort en février 1974
- Làmbo, fils de Resihoa et jeune frère de Zafenala, lycéen à Fort-Dauphin

FAMILLE MATERNELLE DE SINDREKIA

- Volaìly, mère de Sindrekia, ancienne épouse de Tokoembelo, habitant à Ankara dans sa famille paternelle
- Raholìly, mère de Volaily, habitant Lahimanàra
- Vasiàndro, fille de Volaily (d'un autre mari que Tokoembelo), née vers 1959, mariée à Ankara
- Toàny, demi-frère de Vasiandro (même père, mères différentes)
- Mahatàlo, cousin de Volaily, habitant le petit village d'Antsìra, proche d'Ankara

AUTRES HABITANTS D'ANALAMAHERY

Hommes, dans l'ordre des âges décroissants :

- Dìpatse (mort en septembre 1972, enterré en décembre 1972 - voir chapitre 16)
- Manandòngo (mort en août 1973, enterré en février 1974 - voir chapitre 24)

- Mònja
- Rengòvy, "chef de quartier" jusqu'en juin 1973
- Rehamèlo, ancien mari de Tsiampy
- Rehovòra, ancien soldat
- Vondràza, marié à Aîàlae
- Behovèlo, fils de Manandongo et père de Zeovànge, fillette morte en mars 1974 (voir chapitre 26)
- Reràho, jeune homme

HABITANTS D'ANTANANDAVA

Hommes, dans l'ordre des âges décroissants :

- Tañamàna, mari de Tsiampy, mort en 1971
- Fañànae
- Totombìty, frère aîné du mari de Tsarasene, Fanombèna
- Tsilombìry, jeune homme mort en octobre 1972 (voir chapitres 6 et 9)
- Bèlo, chanteur de beko amateur

HABITANTS D'AUTRES VILLAGES

- à Andalatanòsy : Denis, hôtelier
- à Marofàne : Ihìso, vieil homme
- à Mangàika : Rebòto, ombiasa spécialisé dans le traitement du doany
- à Manalihàra :
  - Voasòro, né vers 1959, époux de Kalasoa depuis juillet 1974 (voir chapitre 27)
  - Tovontsòa, père de Voasoro
  - Zoemàre, mère de Voasoro
  - Longamàso, frère cadet de Tovontsoa
  - Zefìna, jeune fille qui a été pendant quelques mois fiancée à Sandiry en 1972
- à Ampihàmy : Tsiòmbotse, le "tsimahaivelo" d'Analamahery et d'Antanandava

DIVERS

- Mañoritsòa, ombiasa, "frère de sang" de Tokoembelo, habitant la région de Bekìtro (d'origine non tandroy, mais mahafaly)
- Tsivovòna, chanteur de beko
- Menarà, chanteur de beko
- Voriève, chanteur de beko et violoniste, simple d'esprit

PERSONNAGES CITES
(PAR ORDRE ALPHABETIQUE)

Añàlae — femme d'Analamahery, épouse de Vondraza

Antokìsae — nièce de Tokoembelo (fille de sa soeur Tsiampy) avec qui j'etais marié en 1966

Behovèlo — homme d'Analamahery, fils de Manandongo et père de Zeovange, fillette morte en mars 1974 (voir chapitre 26)

Bèlo — jeune homme d'Antanandava, chanteur de beko amateur

Denis — hôtelier d'Andalatanosy

Dìpatse — vieil homme d'Analamahery, mort en septembre 1972, enterré en décembre 1972 (voir chapitre 16)

Fañànae — homme d'Antanandava

Fanombèna — homme d'Antanandava, mort en août 1973 ; mari de Tsarasene, soeur de Tokoembelo

Fenomàre — belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Limberaza, née vers 1945)

Fiadàna — frère cadet de Tokoembelo

Ihìso — vieil homme de Marofane

Imarìa — troisième épouse de Tokoembelo (née vers 1953)

Kalasòa — fille de Tokoembelo (née vers 1960, mariée à Voasoro en juillet 1974)

Kàrie — nièce de Tokoembelo (née vers 1965, fille de sa soeur Tsarasene)

Kasìhe — nièce de Tokoembelo (fille de sa soeur Tsiampy)

Kòvae — nièce de Tokoembelo (née vers 1962, fille de sa soeur Tsiampy)

Làmbo — jeune frère de Zafenala (l'épouse de Tokoembelo) lycéen à Fort-Dauphin

Lianjàrae — nièce de Tokoembelo (fille aînée de sa soeur Tsiampy)

Limberàza — fils aîné de Tokoembelo (né vers 1949)

Longamàso — homme de Manalihara, dans la belle-famille de Kalasoa (la fille de Tokoembelo)

Mahalìñy — neveu de Tokoembelo (fils de sa soeur Soamare) habitant Androvasoa

Mahatàlo — homme d'Antsira, cousin de Volaily (l'ancienne épouse de Tokoembelo, mère de Sindrekia)

Makemàna — troisième fils de Tokoembelo (né vers 1953)

Manandòngo — vieil homme d'Analamahery, mort en août 1973, enterré en février 1974 (voir chapitre 24)

Manèo — soeur de Tokoembelo, habitant Antanandava

Manjakàsy — neveu de Tokoembelo (fils de sa soeur Tsiampy)

Manohiàzy — neveu de Tokoembelo (fils de sa soeur Tsiampy)

Mañoritsòa — ombiasa, "frère de sang" de Tokoembelo, habitant la région de Bekitro (d'origine non tandroy, mais mahafaly)

Marembàla — neveu de Tokoembelo (fils de sa soeur Tsiampy)

Menarà — chanteur de beko

Mèrae — nièce de Tokoembelo (née vers 1957, fille de sa soeur Tsarasene)

Mìha — dernier fils de Tokoembelo (né le 26 janvier 1973 - voir chapitre 19)

Mònja — vieil homme d'Analamahery

Raholìly — mère de Volaily (l'ancienne épouse de Tokoembelo, mère de Sindrekia) habitant à Lahimanara

Ranomìta — mère de Tokoembelo (née avant 1900)

Rebòto — ombiasa spécialisé dans le traitement du doany, habitant Mangaika

Rehamèlo — homme d'Analamahery, ancien mari de Tsiampy (la soeur de Tokoembelo)

Rehovòra — homme d'Analamahery, ancien soldat

Rengòvy — homme d'Analamahery, "chef de quartier" jusqu'en juin 1973

Reràho — jeune homme d'Analamahery

Resihòa — beau-père de Tokoembelo (père de Zafenala l'épouse de Tokoembelo), mort en février 1974

Retsizàfe — fils de Tokoembelo (jumeau de Sambezafe, né vers 1963)

Sambetòe — petite-nièce de Tokoembelo (petite-fille d'une soeur aînée), habitant Manalihara

Sambezàfe — fils de Tokoembelo (jumeau de Retsizafe, né vers 1963)

Sandìry — quatrième fils de Tokoembelo (né vers 1958)

Sindrekìa — deuxième fils de Tokoembelo (né vers 1951)

Soamàre — soeur de Tokoembelo, habitant Androvasoa

Soloantsòa — neveu de Tokoembelo (né vers 1953, fils de sa soeur Tsarasene)

Sòra — neveu de Tokoembelo (né vers 1955, fils de sa soeur Tsarasene)

Tahìrie — deuxième épouse du père de Tokoembelo (née vers 1905?)

Talìlie — deuxième épouse de Tokoembelo (née vers 1942, sans enfant)

Tañamàna — homme d'Antanandava, mort en 1971 ; mari de

Tsiampy, soeur de Tokoembelo

Toàny garçon d'Ankara, apparenté à Volaily (l'ancienne épouse de Tokoembelo, mère de Sindrekia)

Tokoembèlo homme d'Analamahery (né vers 1926) ; il m'a accueilli en 1966 et ma maison est construite dans son enclos (voir chapitre 2)

Tomàna neveu de Tokoembelo (fils de sa soeur Tsiampy)

Tonàze belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Sindrekia, née vers 1955)

Totombìty homme d'Antanandava, dans la belle-famille de Tsarasene (la soeur de Tokoembelo)

Tovontsòa homme de Manalihara, beau-père de Kalasoa (la fille de Tokoembelo)

Tsarasène soeur de Tokoembelo, habitant Antanandava

Tsiàmpy soeur de Tokoembelo, ayant habité Analamahery et Antanandava

Tsidinèhe épouse de Manjakasy, neveu de Tokoembelo

Tsifotòana neveu de Tokoembelo (né vers 1960, fils de sa soeur Tsiampy)

Tsilombìry jeune homme d'Antanandava, mort en octobre 1972 (voir chapitres 6 et 9)

Tsiòmbotse homme d'Ampihamy, "tsimahaivelo" d'Analamahery et Antanandava

Tsivovòna chanteur de beko

Vàha belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Limberaza, née vers 1956)

Vakinàze fille de Tokoembelo (née en octobre 1969)

Vasiàndro fille de Volaily (l'ancienne épouse de Tokoembelo, mère de Sindrekia)

Velosòa fils de Tokoembelo (né vers février 1967)

Voasòro garçon de Manalihara (né vers 1959) gendre de Tokoembelo depuis juillet 1974 (époux de sa fille Kalasoa - voir chapitre 27)

Volaìly ancienne épouse de Tokoembelo, mère de Sindrekia, habitant Ankara

329

Vondràza homme d'Analamahery, marié à Anala
Vonisòa belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Sindrekia depuis janvier 1973 - voir chapitre 20 - née vers 1957)
Vorièvе chanteur de beko et violoniste, simple d'esprit
Vosiàzo belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Makemana, née vers 1960)

Zafeàzo belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Limberaza, née vers 1954)
Zafenàla première épouse de Tokoembelo (née vers 1935)
Zafesòa belle-fille de Tokoembelo (épouse de son fils Sandiry depuis février 1974 - voir chapitre 25 - née vers 1959)
Zanòro belle-soeur de Tokoembelo (épouse de son frère Fiadana)
Zeàrae nièce de Tokoembelo (fille d'une soeur aînée), habitant Ampahijoloke
Zefàlie nièce de Tokoembelo (née vers 1958, fille de sa soeur Tsiampy)
Zefìna jeune fille de Manalihara, fiancée de Sandiry pendant quelques mois en 1972
Zelòngoe soeur de Tokoembelo, habitant Ankara, morte en 1971
Zeovànge fillette d'Analamahery (fille de Behovelo), morte en mars 1974 (voir chapitre 26)
Zoemàre femme de Manalihara, belle-mère de Kalasoa (la fille de Tokoembelo)

BIBLIOGRAPHIE

DECARY R. L'Androy. Paris : Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1930 et 1933. 2 vol., 224 p., 286 p.

FRERE S. Panorama de l'Androy. Paris : Ed. Aframpe, 1958. 200p.

GUERIN M. Les transformations socio-économiques de l'Androy. Thèse pour le Doctorat de troisième cycle. Paris, 1969. 336 p.

LISTE DES FIGURES

figure 1 : cartes de l'Androy page 4 bis

2 : fangaly - 35

3 : la vatolahy sur son support - 51

4 : dessin sur le front (pour le sandratse) - 68

5 : disposition de la réunion mortuaire - 83

6 : deux coupes de cercueils - 94

7 : aspect habituel d'un tombeau - 100

8 : départ du tombeau - 105

9 : objets utilisés pour le fañalio - 117

10 : disposition des cercueils dans un tombeau - 165

11 : disposition des animaux pour le fafa - 171

12 : brancards des porteurs de cercueil - 235

13 : coupe des cercueils - 242

14 : emplacement du nouveau cercueil - 254

TABLE ANALYTIQUE

GENERALITES SUR L'ANDROY : 2 et 3 - 27 à 29 - 303 à 308

LE PAYS

- Relief : 11 - 18
- Climat
  - température : 55 - 66 - 182
  - pluie : 98 - 208 - 214 - 215
  - grêle : 102
  - crue : 280
  - sécheresse : 220 à 228
  - approvisionnement en eau dans le sable des rivières : 11 - 79 - 230
  - problème de l'eau dans le Sud de l'Androy : 37
- Végétation : 3 - 11 - 221
- Agriculture
  - disposition des champs : 4 - 78 et 79
  - cultures : 23 - 34 et 35 - 78 à 80
  - outillage : 35
- Elevage
  - fourrage de remplacement : 223 et 224
  - transhumance : 220 et 221 - 222 - 283
  - boeufs morts d'épuisement en saison sèche : 225 - 226 - 227 - 228
  - échanges d'animaux : 101 - 178 - 196
  - échanges différés : 178
  - méfaits d'un chat sauvage : 81

LE VILLAGE

- Disposition : 10 et 11
- Aspect (manque de propreté) : 14

LA MAISON

- Extérieur : 5 et 6 - 210 et 211
- Intérieur : 12 - 21
- Spécialisation des portes : 44 - 197
- Construction : 35 et 36 - 38 - 77
- "Kiha" (grenier à provisions) : 22
- Inauguration de ma maison : 38

LA VIE QUOTIDIENNE

- Nourriture
  - nourriture en général : 27
  - repas : 16 - 17 - 22 - 102 - 103 - 211
  - réticences envers une nourriture inconnue : 47
  - disette : 220 à 223 - 226 - 228
  - importance des marchés et moyens de communication en période de disette : 222 - 224 - 228
  - cuillère en bois : 103
- Vêtements - Parures
  - vêtements : 13 - 259
  - filage du coton : 15
  - bijoux : 13
  - masque de beauté : 110 et 111
- Tabac
  - cigarette : 17
  - vente du tabac : 89
- "Tcaka" (alcool de fabrication locale)
  - usage modéré : 68 - 148 - 201 et 202
  - ivresse : 46 - 89 - 91 - 147
  - fabrication : 186 et 187
  - prix : 202
- Parasites : 14

- Plaies : 10 - 15
- Relations sociales
  - visites : 36 - 207
  - accueil cordial : 21 et 22 - 28 et 29 - 31 et 32
  - caresses en parlant : 218
  - indifférence aux noms propres : 203 et 204
  - flottement des noms propres : 204
  - mensonges : 181 à 183 - 187
  - être content de sa nombreuse famille : 67
  - fermeté de qui donne un ordre, impassibilité de qui le reçoit : 232 - 236
  - attitude de détachement : 226 - 227 - 264 et 265
  - se baigner en public : 230
  - faible scolarisation : 16
- Musique et danse
  - instrument "jejo lava" : 19
  - chant "beko" : 17 - 64 à 66 - 140 - 142 à 144 - 156 - 218
  - danse traditionnelle (par les enfants) : 7 et 8
  - danse traditionnelle (aux cérémonies) : 25 - 44 et 45 - 66 - 69 et 70 - 75 - 146
  - danse moderne : 25
- Enfants
  - les enfants ne craignent pas les menaces des adultes : 236
  - jeux d'une petite fille : 289
  - jeux "fihisa" du soir : 8 et 9 - 19 à 21 - 141 - 144 - 152 à 156 - 234
  - lutte "ringa" : 8 et 9 - 20 - 144 - 152 à 155
  - danse traditionnelle : 7 et 8
- Prix
  - nourriture : 220 - 222
  - vêtements : 58
  - linceul : 178
  - tabac : 89

- alcool : 202
- salaire d'un maçon : 267
- cadeau à une "sakaiza" (maîtresse) : 53 - 57 - 58 - 59
- réparation d'un adultère : 61
- participation à une cérémonie organisée par un "ombiasa" : 96 - 119
- "basimena" : 212
- cadeau aux chanteurs de "beko" : 144

LES COUTUMES DANS LES RELATIONS PUBLIQUES

- Androy, terre des ancêtres : 48
- On respecte moins les anciennes coutumes : 229
- Litiges publics et leur règlement
  - querelle : 135 - 147
  - vol : 137
  - le "fokonolona" rend la justice : 81 - 135 et 136 - 137
  - réaffirmer la bonne entente entre deux familles : 243
- Litiges familiaux : désobéissance d'une fille à son père
  - la faute et sa sanction : 136 - 285 à 287
  - ressentiment du père : 136 - 292 - 295
  - réparation et oubli de la faute : 142 - 293 et 294
  - le respect de la lettre et les vrais sentiments : 287 - 290
- Réparation d'une faute
  - réparation en animaux : 61 - 82 - 135 - 136 - 137 - 227
  - réparation en argent : 61 - 137 - 294

DIVINATION, CONJURATIONS, "FADY", TALISMANS

- "Ombiasa" (devin-guérisseur) ...

- "sikily" : 116 - 124 - 128
- conjuration par un ombiasa : 96 à 99 - 116 à 127
- formules d'ombiasa : 128 à 132
- matériel d'ombiasa : 96 et 97 - 117 à 120 - 124
- aspersion : 99 - 108 - 110 - 124 - 125 et 126
- participation en argent de l'assistance : 96 - 119

- "Fady" (tabou)
  - fady : 54 - 121 - 163 - 169 et 170 - 171 - 173 - 174 - 199 - 240
  - réparation d'un fady transgressé : 170 et 171 - 240 et 241
  - jours propices et mauvais jours : 38 - 55 - 78 - 110 - 194 - 207 - 230 - 243 - 265
- Attention portée aux rêves : 167
- Maléfices : 157
- "Doany" : 284 - 297
- Talismans et remèdes
  - talisman pour bébé : 111
  - charbon "arembelo" : 188 - 294
  - remède contre les maux de tête : 245
  - fortifiant pour femmes enceintes : 281

CEREMONIES AVEC SACRIFICES D'ANIMAUX

- "Soro" : 37 et 38 - 173 - 267
- Conjuration "fañalio" : 120 à 123
- "Sandratse" : 62 à 72
- Cérémonies mortuaires
  - jour du décès : 73
  - jour de l'enterrement : 93 - 161 - 239 - 253
  - délimitation du tombeau : 266 - 267
  - inauguration d'un tombeau : 103
  - "fafa" (nettoyage d'un tombeau ancien) : 172
  - érection d'une "vatolahy" : 50

- Animaux égorgés
  - boeufs : 50 - 93 - 161 - 172 - 239 - 253
  - moutons : 122 - 172
- Animaux tués au coeur
  - chèvres et moutons : 71
- Castration avant sacrifice : 50 - 172

LE MARIAGE ET SES A-COTES

- Généralités : 304
- Liberté dans les relations sexuelles
  - les très jeunes : 53 - 57 - 58 - 113 - 258
  - avec l'accord des parents : 136 - 256 - 257
  - femmes disponibles : 12
  - chercher une fille : 57 - 155
  - cadeau : 53 - 57 - 58 - 59
  - les prostituées dans la conversation : 183
- Fiançailles
  - demande en mariage : 55 - 136
  - un père refuse de donner sa fille : 136
  - fiançailles : 52 - 55 - 256 à 258
  - fiançailles de très petites filles : 179
  - rupture de fiançailles : 114
  - fiançailles de Sandiry et Zefina : 52 - 55 - 67 - 114
- Dons d'animaux au beau-père
  - "sonia" et "tilike" : 56 - 192 - 268
  - "tandra" : 268 à 270
- Jour du mariage
  - demande de la fiancée chez son père : 193 - 259 à 263
  - arrivée de la fiancée chez son mari : 196 à 203 - 246 à 249 - 263
  - première nuit au village de l'époux : 203 - 249
  - se marier sans avoir de maison : 56 - 203

- Polygamie
  - grand nombre d'épouses : 179 - 182
  - co-épouses le jour du mariage : 199 et 200
  - devoirs du mari envers ses co-épouses : 204
  - co-épouses qui ne s'entendent pas : 82
- Démêlés conjugaux
  - querelle entre époux : 82 - 271 et 272
  - une épouse retourne chez son père : 82 - 274
  - messager envoyé par le mari auprès de sa femme : 272 - 282 - 294
  - comment un mari peut rentrer en grâce : 274 - 290 - 294 et 295 - 298
- Adultère
  - adultère de l'épouse : 59 à 61 - 227
  - réparation de l'adultère de l'épouse : 61 - 227
  - adultère de l'époux : 59
- Modération des sentiments
  - pas d'effusions en se retrouvant : 226
  - détachement d'une jeune épouse à l'égard de son mari : 257 - 274 et 275 - 285 - 291 - 296 - 301
  - détachement d'une jeune femme renvoyée par son mari : 264 et 265 - 271 - 272
- Faute d'un gendre envers son beau-père : 286 et 287
- Divorce
  - rupture de mariage à l'initiative du mari : 264 - 265 - 271 et 272
  - rupture de mariage à l'initiative de l'épouse : 265 - 269 et 270 - 272 à 274 - 287 - 295
  - divorce sans heurts : 264
  - les enfants appartiennent au père : 264
- Homosexuels : 148 et 149
- Les "mariages" d'un simple d'esprit : 180

NAISSANCE
- "Arembelo" avant accouchement : 188

- Naissance
  - lieu d'accouchement : 77 - 184
  - naissance : 189 à 191
  - soins reçus par une nouvelle accouchée : 146 - 190 et 191 - 192 - 196
- Après la naissance
  - boeuf donné au gendre après la naissance du premier enfant : 269
  - délai pour le retour chez le mari (après un accouchement chez le père de la femme) : 77 - 109
  - reprise des activités d'une nouvelle accouchée : 110
  - masque protecteur des nouvelles accouchées : 110 - 192
  - soins à un bébé : 86 - 109 - 145

DEUIL
- Généralités : 304 à 307
- Jour du décès : 73
- Entre le décès et l'enterrement
  - long délai entre le décès et l'enterrement : 24 - 48 - 139 - 229
  - abri de branchages contre la maison mortuaire : 24 - 139
  - expédition pour la recherche de l'arbre du cercueil : 251 et 252
  - jour de la mise en cercueil : 43 à 47 - 74 à 76
  - visites mortuaires (jours ordinaires) : 217 à 219
  - soirées mortuaires : 24 à 26 - 53 - 139 à 141 - 143 à 145 - 150 à 156 - 234
  - troupeaux passant la nuit à l'Est de la maison du défunt : 229 - 231
- Avant-veille de l'enterrement : 142 à 145 - 231 et 232

- Veille de l'enterrement : 53 - 83 à 86 - 145 à 156 - 233
  - nourriture apportée : 84 - 210
- Jour de l'enterrement : 87 à 95 - 156 à 163 - 208 à 215 - 234 à 242 - 252 à 255
  - rassemblement au village : 157 - 209 et 210
  - sortie du cercueil de la maison : 157
  - cercueil : 94 - 217 - 229 - 241 et 242
  - brancard : 91 - 235
  - transport sur un brancard : 91 - 158 - 160 - 234 à 236 - 238
  - station hors du village : 87 à 91 - 159 - 236 et 237
  - passage des troupeaux de boeufs : 87 - 88 - 89 - 231 - 237
  - "basimena" : 90 - 212 et 213
  - mise au tombeau : 92 à 95 - 160 à 163 - 238 à 242 - 252 à 255
- Enterrement d'une enfant : 252 à 255
- Enterrement d'un bébé : 250
- A-côtés des réunions mortuaires
  - animaux donnés par la parenté : 85 - 89 - 146 - 178 - 210 - 213 - 237
  - animaux reçus par la parenté : 164 - 213
  - campement en plein air : 150 et 151 - 168 - 214 à 216
  - nourriture distribuée à l'assistance : 151 - 168 et 169 - 212 - 233
  - viande dont la consommation est permise ou est défendue : 73 - 95 - 108 - 163 et 164 - 176 - 258
  - danse des femmes et des hommes : 25 - 44 et 45
  - indifférence de l'assistance au déroulement de la cérémonie : 45
  - atmosphère joyeuse : 45 - 106 - 161

- lamentations rituelles : 74 - 88 - 101 - 106 - 253 et 254
- vrai chagrin : 107 - 161 et 162
- perturbateurs pendant les réunions : 46 - 88- 91 - 147
- rôle du "tsimahaivelo" : 46 - 92 et 93 - 106 - 108 - 172 - 176 et 177 - 253
- manches des outils taillés sur place : 50 - 54 - 93 - 161 - 239 - 253

- Tombeaux
  - aspect d'un tombeau : 54 - 100 - 104 - 164 - 173
  - plusieurs parents dans le même tombeau : 164 à 166 - 174 - 251
  - campement auprès d'un tombeau en construction : 239 et 240 - 244 - 252
  - délimitation de l'emplacement d'un tombeau : 266 - 267
  - construction d'un tombeau : 252 et 253
  - "vatolahy" : 49 - 100 - 164 - 173
  - bucranes renvoyés par un boucher : 258 et 259
  - bucranes "fady" pour une famille : 54 - 163
  - inauguration d'un tombeau : 101 à 108
- "Fafa" (nettoyage d'un tombeau ancien) : 167 à 176
- Erection d'une "vatolahy" pour un décès au loin : 49 à 52 - 53
- Signes de deuil
  - cheveux coupés : 266 - 281
  - autres signes extérieurs du deuil : 42 - 266 - 267 - 280
- Fin de veuvage : 276 à 281

SOMMAIRE

INTRODUCTION page 1

CHAPITRE I - Avril 1966 - Premier contact avec l'Androy - 4

Antanandava : les maisons tandroy (page 5) - danses (7) - jeux au clair de lune (8)
Analamahery : paysages (11) - femmes disponibles (12) - vêtements (13) - aspect du village (14) - fileuse (15) - médicaments (15) - veillée (17)
Ambatomainty : jejo lava (19) - jeux au clair de lune (19)
Ambasy : grande maison et petit grenier (21) - veillée mortuaire (24)
Réflexions sur l'Androy (27)

CHAPITRE II - Juillet 1966 - Installation à Analamahery
Septembre 1966 - Entrée dans une maison neuve - 30

Arrivée à Analamahery (30) - culture du manioc (34) - construction de ma maison (35) - sacrifice pour sa consécration (37) - son inauguration (39)

CHAPITRE III - Septembre 1972 - Erection d'une "vatolahy" - 42

Réunion mortuaire pour une mise en cercueil (44) - réticences de Volaily envers une nourriture inconnue (47) - érection d'une vatolahy (49) - fiançailles de Sandiry (52) - fady concernant les bucranes (54)

CHAPITRE IV - Octobre 1972 - Mariages - 55

Fiançailles de Sandiry (55) - dons d'animaux au beau-père (56) - relations des garçons et filles (57) - adultères (59)

CHAPITRE V - Octobre 1972 - Sandratse - 62

Composition de la famille de Tokoembelo (62) - chanteurs de beko (64) - journée finale du sandratse (66)

CHAPITRE VI - Octobre 1972 - Décès - 73

Jour de décès (mort de Tsilombiry) (73) - réunion mortuaire pour la mise en cercueil (74)

CHAPITRE VII - Octobre 1972 - Cultures - 77

Accouchement d'une jeune femme chez son père (77) - semailles (78)

CHAPITRE VIII - Novembre 1972 - Démêlés conjugaux - 81

Méfaits d'un chat sauvage (81) - brouille conjugale et son dénouement (81)

CHAPITRE IX - Novembre 1972 - Enterrement de Tsilombiry - 83

Veille de l'enterrement (83) - soins à un bébé (86) - jour de l'enterrement (87)

CHAPITRE X - Novembre 1972 - Conjuration contre la foudre - 96

CHAPITRE XI - Novembre 1972 - Inauguration d'un tombeau - 100

CHAPITRE XII - Décembre 1972 - Premiers travaux d'une nouvelle accouchée - 109

Reprise des activités d'une nouvelle accouchée (110) - masque de beauté (110) - talisman pour bébé (111)

CHAPITRE XIII - Décembre 1972 - Rupture des fiançailles de Sandiry - 113

CHAPITRE XIV - Décembre 1972 - Conjuration "fañalio" - 116

Conjuration fañalio (117) - documents d'ombiasa (127)

CHAPITRE XV - Décembre 1972 - Sindrekia veut prendre une deuxième épouse
Règlement de litiges - 134

Querelle et son règlement (135) - un père refuse de donner sa fille en mariage (136) - réunions du fokonolona pour régler des litiges (137)

CHAPITRE XVI - Décembre 1972 - Enterrement de Dipatse - 139

Jours précédant l'enterrement : réunion mortuaire le soir (139) - prochain mariage de Sindrekia (142) - réunion mortuaire le soir (143)
Veille de l'enterrement : grande réunion avec danses (145) - soins à un bébé (145) - homosexuel (148) - jeux des enfants et jeunes gens le soir (151)

Jo · de l'enterrement (156) - quelques règles relatives à la disposition des tombeaux (163)

CHAPITRE XVII - Janvier 1973 - Fafa (nettoyage d'un tombeau) - 167

Campement (168) - fady transgressés (169) - sacrifice des animaux (172) - tombeaux anciens (173) - nettoyage du tombeau (174) - charges et profits du tsimahaivelo (176) - échange différé d'animaux (178)

CHAPITRE XVIII - Janvier 1973 - Mensonges - Fabrication d'alcool - "Arembelo" - 179

Les "mariages" d'un simple d'esprit (180) - mensonges (181) - les prostituées dans la conversation (183) - fabrication d'alcool (186) - Tokoembelo et le mensonge (187) - "arembelo" (188)

Chapitre XIX - Janvier 1973 - Naissance - 189

CHAPITRE XX - Janvier 1973 - Mariage de Sindrekia (arrivée d'une deuxième épouse) - 192

Masque des nouvelles accouchées (192) - un mandataire va chercher la fiancée chez son père (193) - bain d'une nouvelle accouchée (196)- échange de boeufs (196) - soirée de mariage (196) - indifférence aux noms propres (203) - flottement des noms propres (204)

CHAPITRE XXI - Février 1973 - Un enterrement "raté" - 206

Changement du jour prévu pour l'enterrement (206)-mauvais temps et absence de vraie réunion (208) - basimena (212) - dons de chèvres (213) - campement le soir (214)

Chapitre XXII - Février 1973 - Visite mortuaire - 217
Façonnage du cercueil (217) - le contact marque la confiance (218) - spectacle musical (218)

CHAPITRE XXIII - Octobre 1973 - Février 1974 - Sécheresse - 220
Prix élevés de la nourriture (220) - campagne desséchée (221) - nourriture de remplacement pour les animaux (223) - animaux morts (225 - 226) - retour dans la famille sans effusions (226) - une affaire d'adultère (227) - importance des marchés en période de disette (228)

Chapitre XXIV - Février 1974 - Enterrement de Manandongo - 229
Se baigner en public (230) - avant-veille de l'enterrement (231) - veille de l'enterrement (233) - jour de l'enterrement (234) - faute grave contre les coutumes et sa réparation (239)- réaffirmer la bonne entente entre deux familles (242) - mauvais jour pour un mariage (243) - établissement d'un campement près d'un tombeau en construction (244)

CHAPITRE XXV - Février 1974 - Mariage de Sandiry - 245

CHAPITRE XXVI - Mars 1974 - Enterrement d'une enfant - 250
Enterrement d'un bébé (250) - recherche du cercueil (252) - enterrement d'une enfant dans un tombeau en cours de construction (252)

CHAPITRE XXVII - Juillet 1974 - Mariage de Kalasoa - 256
Les prémices du mariage (256) - bucranes destinés à des tombeaux (258) - jour de mariage : demande de la fiancée chez son père (259)

CHAPITRE XXVIII - Juillet 1974 - Divorce - 264
Divorce sans heurts (264) - jours bons et mauvais (265)

CHAPITRE XXIX - Août 1974 - Deuil et cheveux coupés - 266

CHAPITRE XXX - Février 1975 - Confirmation du mariage de Kalasoa - 268
Sonia, tilike et tandra (268) - les difficultés d'un divorce à l'initiative de l'épouse (270)

CHAPITRE XXXI - Mars 1975 - Brouille conjugale - 271
Dispute et rupture (271) - possibilités de divorce à l'initiative de l'épouse (273) - le mari envoie un mandataire rechercher sa femme (273) - réconciliation (274) - insouciance d'une jeune mariée (274)

CHAPITRE XXXII - Novembre 1975 - Fin de veuvage - 276
Fin de veuvage (276) - fortifiant pour femmes enceintes (281)

CHAPITRE XXXIII - Novembre 1975 - Les hauts et les bas d'un mariage - 282
Un mari cherche à reprendre sa femme (282) - faute grave contre l'autorité paternelle et sa sanction (286) - les jeux d'une petite fille (289) - réparation d'une faute (293) - fluctuations des sentiments d'une jeune épouse (300)

CONCLUSION - 303

ANNEXES ET TABLES

PRONONCIATION - 311
PRINCIPAUX TERMES MALGACHES CITES - 313
PERSONNAGES CITES - 319
PERSONNAGES CITES (PAR ORDRE ALPHABETIQUE) - 325
BIBLIOGRAPHIE - 331
LISTE DES FIGURES - 333
TABLE ANALYTIQUE - 335
SOMMAIRE - 345